



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadian Libraries

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

PAR

JEAN GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DES LETTRES



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, rue de Clugny 15

—
1913

12
2474
- A6
19
SMR

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

DU MÊME AUTEUR

Alfred de Musset : *Œuvres choisies*. 1 vol. in-16.

Librairie Hachette et Cie. 3 fr. 50

Paul-Louis Courier : *Œuvres choisies*. 1 vol. in-18.

Librairie Ch. Delagrave. 3 fr. 50

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Ernest Dupuy : *La jeunesse des Romantiques*.

1 vol. in-18, broché. 3 fr. 50

Alfred de Vigny. *Ses amitiés, son rôle littéraire*.

2 vol. in-18, Chaque volume, se vend séparément,
broché. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon 1912.

Emile Faguet : *Dix-neuvième siècle*, Études littéraires.

1 vol. in-18 jésus, 48^e édition, broché 3 fr. 50

Ce volume contient une importante étude sur Alfred de Vigny.

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

PAR

JEAN GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DES LETTRES



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET ^c^{ie}

15, rue de Cluny, 15

—

1913

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

INTRODUCTION

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

On lit dans le *Journal d'un poète*, à la date de 1832 : « Je remarque, en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les divisent en deux parts presque égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la Révolution ; ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense. » Comment diviser mieux la vie d'Alfred de Vigny ?

I. — L'ÉDUCATION. — DU BERCEAU AU RÉGIMENT.

Alfred-Victor de Vigny naquit à Loches, petite ville de Touraine, le 7 germinal an V (27 mars 1797), « le mois de l'année où Bonaparte ouvrait sa sixième campagne d'Italie, qui se termina par le traité de Campo-Formio ».

« Je me sens honteux, écrivait le poète en 1847, de parler d'un si petit événement que ma naissance, en comparaison de ces grandes actions qui se passèrent ; mais ce petit événement est quelque chose... pour moi.

« Ce fut tout pour mon père et ma mère, qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères.

« Je sais qu'ils s'appelaient Léon, Adolphe, Emmanuel, et que celui qui vécut le plus longtemps parvint jusqu'à l'âge de deux ans. Je ne les vis même pas ; on m'apprit qu'il y avait au ciel trois anges qui priaient pour moi. Je le crus dans la première enfance et, ces trois noms, je ne les prononce pas sans attendrissement.

« J'ai beaucoup de mémoire, et surtout celle des yeux ; ce qui s'est peint dans un de mes regards, quelque passager qu'il

soit, ne s'efface plus de ma vie. Tous les tableaux de ma plus petite enfance sont devant ma vue encore plus vifs et aussi colorés que lorsqu'ils m'apparurent.

« J'avais dix-huit mois, m'a-t-on dit, lorsqu'on m'apporta de Loches à Paris...

« Je dois vous dire, avant d'arriver au temps où mes yeux se sont ouverts, par quel hasard je suis né là et de quel sang je suis né. » (*Journal*.)

« ... Deux sangs nobles, l'un de ma famille paternelle et toute française de la Beauce, et du centre même de nos vieilles Gaules, l'autre d'origine romaine et sarde [Baraudini], ces deux sangs se sont réunis dans mes veines pour y mourir ». (*Mémoires inédits* ¹.)

Jusqu'au seuil de la mort, le poète de l'*Esprit pur* remua et annota papiers d'aïeux, vieux titres, généalogies, parchemins, avec une complaisance d'imagination qui surprend chez lui. Il rêvait sa race plus ancienne et plus riche qu'elle ne l'était ; mais à bon droit la disait-il noble et belle.

Tel Marc-Aurèle rendait grâces aux exemples et aux leçons par lesquels ses parents et ses maîtres l'avaient fait ce qu'il pouvait être : « De mon aïeul Vérus : mœurs honnêtes, jamais de colère. De mon père... modestie et vigueur mâle. De ma mère : piété, bienfaisance. » Tel Vigny : « Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante. J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent. » Projet irréalisé, d'ailleurs ; — le poète fit mieux : il fut lui.

Noble famille, dirons-nous, que celle dont les principes et les traditions gardèrent le fils de forligner. Désolé de la ruine irrémédiable en sa conscience des croyances sucées avec le lait, il resta un « puritain de l'honneur ».

Son père ? C'était un vieil homme à cheveux blancs, ancien capitaine de la guerre de Sept ans, le corps courbé par de graves blessures. Léon-Pierre de Vigny, cadet de douze enfants, avait soixante ans à la naissance d'Alfred. Amélie de Baraudin, la mère du poète, de vingt ans plus jeune que son époux, descendait d'une famille de soldats et de marins, où naturellement plus d'un enfant s'était mis d'Eglise. Quelle tendresse inquiète et menacée penchait sur le berceau de ce fils, au sortir de la

¹Cf. E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 146.

tourmente révolutionnaire, ces parents en deuil ! Par prudence, on l'emporta, avant sa deuxième année, à Paris, loin de « l'ombre du château de Loches », fatale, semblait-il, à ses aînés.

« Paris fut donc presque ma patrie, quoique la Beauce fût la véritable pour moi. Mais Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois... Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social... »

« Pour moi, je me suis tout de bon attaché à ce Paris tel qu'il est. Je m'y suis fait des affections dans chaque rue. Il y a des coins de muraille qui me tiennent au cœur et que je ne verais pas abattre sans peine. »

Au bruit d'une certaine pendule noire que M. de Vigny avait choisie lui-même et fait envoyer rue du Marché d'Aguesseau¹, où ils demeuraient jadis, le poète se rappelait le temps où il s'asseyait sur un tabouret, aux pieds de son père, près du foyer : « Mon père..., un livre sur ses genoux..., racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre, qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. » Ailleurs encore : « Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter... » Le futur poète vivait par l'imagination dans le XVIII^e siècle, qu'il se plaira souvent à évoquer. En lui faisant baiser sa croix de Saint-Louis, M. Léon de Vigny « plantait » dans le cœur du petit Alfred l'amour des Bourbons. Aussi l'enfant ne savait-il que penser du « monde vivant » qu'il observait ensuite et écoutait autour de lui. N'avait-il point déjà trop rêvé, pour s'acclimater, sans souffrir, à la réalité ?

« Jusqu'à l'âge d'être écolier, j'eus à Paris toutes sortes de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse... »

Sa précocité, sa mémoire exceptionnelles, à l'entendre, exci-

¹ Les parents d'Alfred de Vigny habitèrent d'abord à l'Elysée-Bourbon, pendant cinq ou six ans.

taient, au lycée, la jalousie de ses compagnons d'études. Ils s'indignaient des succès de ce petit garçon d'une délicatesse féminine. L'impression malencontreuse de ce premier contact avec la société ne s'effaça guère du souvenir de Vigny. Dans cette geôle de jeunesse captive, la pension Hix, il avait pourtant trouvé quelques amis.

Bientôt curieux, infatigable questionneur, dévorant toute la bibliothèque de son père, il s'éprenait, à quatorze ans, de mémoires et d'histoire, puis aussi ardemment des poètes anciens. « On me fit traduire Homère du grec en anglais et comparer page par page cette traduction à celle de l'*Illiade* de Pope..., travail... qui m'enseignait deux langues, avec le sentiment de la muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles. »

« Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même, lorsque... je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable ¹... Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'Ecole polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens. Je m'essayai aussi à écrire des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédie ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme... Las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes, ainsi que j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier... »

« L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers, s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes. Je désirai y entrer, et j'allais être présenté à l'Ecole polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapidement, et j'y pris, encore enfant, une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie ; je devais le garder longtemps. »

¹ Ces *fragments de Mémoires*, datés de 1847, font penser par le ton aux *Mémoires d'Outre-tombe*, publiés l'année suivante, mais dont Vigny devait connaître certains passages.

II. — VIE MILITAIRE ET POÉTIQUE (1814-1830).

Il était temps qu'Alfred de Vigny respirât un autre air que celui du foyer morose où s'élevaient toujours les mêmes plaintes et les mêmes regrets, où une excessive superstition du passé, une malédiction perpétuelle contre le présent le vouaient fatalement au pessimisme ¹. La carrière militaire s'ouvrait à lui toute brillante. Le 6 juillet 1814, âgé de dix-sept ans, il entra dans les Compagnies rouges de la Maison du roi. Sa qualité de gendarme du roi équivalait au grade de lieutenant de cavalerie.

Le 23 février 1815, M^{me} de Vigny remettait à son fils un petit cahier d'instructions écrites de sa main : vrai bréviaire religieux et moral, mondain aussi, exempt de toute pruderie. Document précieux pour quiconque veut connaître les traditions et les idées qui s'étaient imposées, dès ses premiers ans, au futur poète ².

Muni de ce viatique et d'une *Imitation de Jésus-Christ*, présent de sa mère, le brillant soldat, blond et gracieux, les yeux bleus et songeurs, d'allure finement aristocratique, rejoignit son corps à Versailles. Le désir de gloire militaire, dont la rare jeunesse d'alors brûlait toujours, devait être déçu, et cruellement. Il suffit, dit-on, au peintre Géricault de porter trois mois le costume de mousquetaire de la Maison rouge pour se dégoûter à jamais de l'uniforme, et revenir à ses pinceaux avec une nouvelle ardeur. L'auteur de la *Canne de jonc* n'est pas tendre pour ses premiers compagnons d'armes. S'il trouva, parmi eux, quelques dignes et fidèles amis, combien la sotte vanité et la morgue du corps blessèrent sa délicatesse et son intelligence ! A la manœuvre, jouant de malheur, il tombe de cheval et se casse la jambe. A peine remis, il escorte les voitures de Louis XVIII fuyant de Paris à Gand. Interné pendant les Cent jours, à Amiens, il rejoint ensuite sa compagnie, qu'on licencie, non sans raison, le 1^{er} janvier 1816. Il lui fallait dire adieu au bel uniforme écarlate ³, pour lequel ses parents avaient fait tant de sacrifices.

Le 4 avril, il passait comme sous-lieutenant au 5^e régiment d'infanterie de la garde royale — et cela grâce à une demande, adressée par la comtesse Léon de Vigny, au ministre de la

¹ Cf. E. Dupuy, *A. de Vigny*, I, 1.

² Cf. *La Jeunesse des romantiques*, p. 204.

³ Un tableau du Musée Carnavalet représente A. de Vigny en mousquetaire rouge.

guerre. Année bien triste pour le jeune officier ! Tout légitimiste qu'il fût d'origines et d'affections, le déchirement de la France dut ulcérer son cœur de Français. Et bientôt il avait la douleur de fermer les yeux à son père (fin 1816).

Puis commença pour lui la vie monotone et machinale de caserne et de garnison. Mieux partagé que tant d'autres, du château de Vincennes ou de Courbevoie, « à portée de Paris et le plus souvent à la ville », il trouvait près de sa mère, ou dans le premier Cénacle, chez les Deschamps, une diversion bien chère au fils et aussi au poète. Car il menait souvent la vie retirée d'un « lévite », d'un « bénédictin » ; il reprenait ses études par la base, dans ses veilles silencieuses. Admirateur enthousiaste de l'antiquité, comme de la Bible, il faisait des œuvres de Chateaubriand et de Mme de Staël ses livres de chevet, mêlant aux écrivains de France les maîtres étrangers : Shakspeare et Byron, Klopstock et Goethe, Milton et Dante, le Tasse, Ossian, etc. Surpris lui-même de retrouver dans sa mémoire des traces lumineuses de ses études « manquées », il fortifiait son talent par de patientes recherches et par des essais assez heureux. Après avoir entendu la préface et le premier acte d'une tragédie de *Julien l'Apostat*, sortie de la plume du jeune lieutenant de la garde, un juge encourageant lui dit : « Souvenez-vous de ceci : à dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance. »

Voilà qui le consolait de la servitude du métier dont il était désenchanté pour toujours. Il s'indignait de la suffisance de certains hommes nuls, ses supérieurs ; affable avec ses inférieurs — attitude fâcheuse aux yeux des *ultra* impénitents, en ces temps de conspirations militaires — sa « froideur parut une opposition permanente ». On ne lui reconnaissait pas le feu sacré ; sa distraction naturelle passait pour du dédain.

« Cette distraction était pourtant ma plus chère ressource contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services ; car après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandant même, et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art... J'étais donc bien déplacé dans l'armée. Je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes

poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau ; et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front ¹... »

Pourtant quand il « marchait à pied sur la grande route, à la tête de ses vieux soldats... , fier de son épaulette », le futur « ouvrier en livres » rêvait parfois de devenir un « ouvrier en batailles ». Quittait-il les garnisons d'où l'on voit les fumées de Paris ², c'était pour Rouen, en 1821. Lieutenant titulaire à l'*ancienneté* dans son corps d'élite, le 12 juillet 1822, il obtenait d'être versé en qualité de capitaine au 55^e régiment de ligne (19 mars 1823). Rejoignant son corps à Strasbourg, il vit le Rhin et les Vosges. En route bientôt vers les Pyrénées, il pensait faire la guerre d'Espagne. Avant d'arriver à Bordeaux, il quitte la colonne et va voir en son ermitage du Maine-Giraud, près de Blanzac en Angoumois, sa tante, la chanoinesse de Malte, M^{me} Sophie de Baraudin. Puis le Cénacle bordelais lui fait fête.

Il ne devait point passer les *ports* de la frontière. Cette halte sans gloire en Béarn parut au soldat un coup de la destinée. A peine s'en consola-t-il, soit en apprenant par les lettres de ses compagnons quels triomphes sans périls les Français remportaient en courant, soit en contemplant la nature pyrénéenne : à Orthez, puis à Oloron, il prit la couleur de plus d'un poème, et esquissa tels paysages de *Cinq-Mars*.

Vers la mi-juin 1824, son régiment vient tenir garnison à Pau ; — les libéraux du Béarn reçoivent mal ces officiers *ultra* ; Vigny s'en indigne, il s'en indigne même anonymement, dans le journal *la Quotidienne*. C'est à Pau qu'il rencontra par hasard Lydia-Jane Bunbury, fille d'un anglais, original bien renté. Croyant faire à la fois un mariage d'amour et un riche mariage, Vigny recevait, le 8 février 1825, dans la capitale du Béarn, la bénédiction nuptiale du pasteur protestant d'Orthez. M^{me} de Vigny mère, qui s'était opposée naguère à l'union de son fils avec la belle et spirituelle Delphine Gay, — la future M^{me} de Girardin — avait consenti à ce mariage, qui devait, pensait-elle, redorer le blason des Vigny. Par scrupule de catholique, apparemment, elle n'assista point à la cérémonie.

¹ M. Paléologue, *A. de V.* (Hachette), p. 33.

² Il était alors souvent à Paris, et on lui faisait fête dans plus d'un salon, chez les Deschamps, chez M^{me} Ancelot, au Cénacle.

A partir du 1^{er} avril 1825, le capitaine de Vigny ne servit plus à son régiment. Il obtenait congé sur congé, prolongation sur prolongation, par la voie hiérarchique quelquefois, mais aussi par une voie plus directe que lui ouvrait sa parenté avec le colonel comte de Clérambault. Capable sans doute d'abnégation, il manquait au futur auteur de *Servitude et grandeur militaires* certaines des moindres vertus du soldat. Enfin, le 13 mars 1827, il demandait au ministre de la guerre sa mise en réforme. On le reconnaît « atteint de pneumonie chronique et d'hémoptysie assez fréquente ». Sa réforme fut prononcée le 22 avril. Ne rappelle-t-il pas, dans son *Journal*, qu'en 1819 il crachait le sang ? « Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais... » Au printemps de 1827, il quitta l'uniforme, mais combien d'indices légers, combien de plis profonds de son caractère, révélaient encore en lui le soldat !

Et plus d'une fois peut-être le poète du *More de Venise* murmura-t-il avec un sourire amer l'adieu d'Othello à ses rêves de guerre :

Adieu, beaux bataillons aux panaches flottants ;
 Adieu, guerre, adieu, toi dont les jeux éclatants
 Font de l'ambition une vertu sublime !
 Adieu donc le coursier que la trompette anime,
 Et ses hennissements, et le bruit du tambour,
 L'étendard qu'on déploie avec des cris d'amour !
 Appareil, pompe, éclat, cortège de la gloire,
 Et vous, nobles canons qui tonnez la victoire
 Et qui semblez la voix formidable d'un dieu !

Si sa tâche de soldat était terminée — sans gloire, et par une déconvenue, il allait pouvoir se consacrer sans réserve, sans scrupule, à la tâche poétique qu'il s'était dès longtemps assignée.

C'est dans le journal de Victor Hugo : le *Conservateur littéraire*, qu'il avait fait ses débuts (décembre 1820) par un article signé A. de V., sur les *Œuvres complètes de lord Byron*, et par une pièce de vers intitulée *le Bal*, signée le Comte Alfred de Vigny. Dans les *Tablettes romantiques*, éditées par Abel Hugo, il figurait avec *la Prison*, poème, et *la Neige*, ballade (1823).

Il envoie prose et vers à la *Muse Française* (juillet 1823-juillet 1824).

Déjà, en mars 1822, avait paru le volume in-8, anonyme, où

Hélène précédait un recueil de poèmes ; *la Dryade*, *Symétha*, *le Somnambule*, sous le titre POÈMES ANTIQUES ; *la Fille de Jephté*, *le Bain*, *La Femme adultère*, POÈMES JUDAÏQUES, et trois POÈMES MODERNES : *la Prison*, *le Bal*, *le Malheur*.

Anonyme encore, paraissait en juillet 1822, toujours à Paris, *le Trapiste* (*sic*), satire politique, où le légitimisme de l'auteur se donnait carrière, mais dont la dynastie ne lui sut pas gré.

Deux ans après, *Eloa* voyait le jour. En 1826 les *Poèmes antiques et modernes* comprenaient, outre les pièces déjà connues, *le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida*, *le Trappiste*, *la Neige*, *le Cor*. Le roman de *Cinq-Mars*, ou *Une conspiration sous Louis XIII* avait d'ailleurs plus de succès que tels admirables poèmes. « Oh ! faites-nous des *Cinq-Mars*, lui disait-on de toutes parts, c'est là votre genre. » Bien qu'à l'entendre il eût composé cet « ouvrage à public... pour faire lire les autres », le poète se sentait d'autant plus mortifié qu'il avait conscience de son talent. « Première et forte blessure, blessure fièrement cachée, mais profondément ressentie », écrira Sainte-Beuve, quelques années plus tard ¹.

Mais voici que laissant l'épée pour la plume, de Vigny se lançait dans ce qu'il appelle lui-même, plus tard, non sans désenchantement, « la carrière des lettres ». Installé faubourg Saint-Honoré ², trop indépendant, — trop gentilhomme aussi, — trop jaloux de sa liberté pour entrer autrement qu'en passant dans « la grande boutique romantique », il ne sut pas fomentier ses succès.

Et pourtant qui méritait mieux les succès poétiques que lui ? Abstraction faite de *Madame de Soubise*, de *La Frégate « la Sérieuse »*, où le noble « moraliste épique » se détourne de sa voie et force son talent, le vrai créateur de l'œuvre d'avenir, le plus original représentant de l'école nouvelle, le plus penseur des « enfants du siècle », c'était Alfred de Vigny. Les dates ont leur éloquence : *Moïse* est de 1822 ; — *Eloa*, ce mystère écrit dans les Vosges en 1823, achevé à Bordeaux, parut en 1824. Si le romantisme philosophique et symbolique était né, Vigny n'en était-il pas le vrai père — en France du moins ?

¹ Malignité, jalousie, c'est vite dit quand il s'agit du grand critique. Las d'entendre répéter certaines antiennes et de retrouver partout certains clichés, il a réagi, parfois avec humeur, excessivement sévère dans sa mise au point.

² 30, rue de Miromesnil ; — Vigny demeura ensuite, jusqu'à sa mort, 6, rue des Ecuries d'Artois.

« La philosophie des *Destinées* est déjà dans les poèmes bibliques de 1822 et de 1826, » écrit fort justement M. G. Lanson ¹. Le moi profond et inaltérable, dont les vers de Vigny restent la confidence hautaine et discrète, s'était assimilé le monde et avait systématisé ses pensées quarante ans avant le codicille pessimiste du *Mont des Oliviers*.

Sainte-Beuve lui-même, peu suspect — dès l'époque de *Chatterton* — de partialité à l'égard de notre poète, se gardait, en 1835 ², de « diminuer aucunement son caractère d'originalité et l'idée qu'on se doit faire de la puissance solitaire et méditative empreinte dans ses poèmes ». Aucun des poètes de sa volée, Lamartine et Hugo même, ne lui semble plus « *imprévu, plus étrange... d'une filiation moins commode à saisir* ». La postérité a adopté le jugement du critique. « D'où sont sortis, en effet, *Moïse, Eloa, Dolorida* ? Forme de composition, forme de style, d'où cela est-il inspiré ? » Parmi « les âmes orphelines, sans parents directs en littérature française », Vigny lui paraît « un orphelin de bonne famille qui a des oncles et des grands-oncles à l'étranger (Dante, Shakspeare, Klopstock, Byron) : l'orphelin, rentré dans sa patrie, parle... avec une exquise élégance... la plus noble langue française qui se puisse imaginer. »

Vigny savait la Bible par cœur, il lisait et relisait Homère, Chénier, Chateaubriand — qu'il avait personnellement approché — plus encore. Il puise à bien d'autres sources : anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, décelées avec une heureuse méthode par MM. Dupuy, Estève, Baldensperger, et plus d'un érudit de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*. Excitée par la pensée d'autrui, souvent alimentée d'emprunts, sa pensée s'affirme toujours originale. Les souvenirs, les réminiscences se trouvent fondus et absorbés « goutte à goutte dans une organisation concentrée, fine et puissante ». (Sainte-Beuve.)

Quels que soient l'éclat et la force des *Odes* de Victor-Marie Hugo, combien *Moïse* mérite mieux le titre de chef-d'œuvre. Pour exhaler les angoisses du génie et le veuvage de cœur du poète, Vigny s'interdit l'effusion lyrique du romantisme lamarlinien. « Il prend un détour épique », selon le mot de Sainte-Beuve ; c'est dans la bouche puissante du prophète hébreu qu'il place cette plainte éternelle. Ainsi en usera Hugo dans

¹ *Histoire de la littérature française*.

² *Portraits contemporains*, II. — Cf. aussi *Nouveaux lundis*, VI (article de 1864).

sa *Légende des siècles*. *Eloa*, c'est déjà la *Chute d'un ange*, — en 1824, — c'est la réalisation charmante et touchante de l'œuvre dont Lamartine, avec la facilité et l'abondance de son génie, ne donnera que des ébauches — puissantes, colossales, mais imparfaites — quatorze ans après. Il avait « atteint au sommet de l'art », et, apprécié « d'une noble et chère élite », il souffrait un peu dans son cœur chatouilleux et triste de poète de lancer sous le pavillon du romancier le nouveau recueil de ses poèmes, expression pure de sa pensée ¹. Aussi revendiquait-il son mérite de novateur, sans ambages, fort nettement, envers et contre tous.

Collaborateur d'Emile Deschamps pour une traduction de *Roméo et Juliette* (début de 1828), Vigny traduisait seul cette fois, avec assez de hardiesse dans la versification, *Othello* et la comédie du *Marchand de Venise*, qui ne fut pas représentée. Le 24 octobre 1829, il faisait « monter le *More de Venise* sur la scène française ». Ayant lui-même « un amour de l'art assez généreux pour faire abnégation, pour un jour, de sa propre renommée », il rêvait, — tout en s'attachant surtout à une question de formes (voir la *Lettre à Lord ****) — d'ajouter au « magnifique trésor national », que « nous ont laissé nos grands maîtres », les impérissables chefs-d'œuvre étrangers, « comme à l'Ecole française nos musées ont joint les chefs-d'œuvre des Ecoles italiennes, flamandes et espagnoles ». Vrai disciple de M^{me} de Staël, partisan du cosmopolitisme littéraire, il écrivait, le 18 août 1839 : « Les exclusions étroites ne sont pas dans le génie de notre glorieuse nation, et lorsque, aux applaudissements universels, on a construit une salle, j'ai presque dit une sainte chapelle, pour une copie de Michel Ange, on saura bien ouvrir les anciennes aux copies de Shakspeare, de Calderon, de Lope de Vega, de Goethe, de Schiller, ou de tel autre poète adoré par les nations civilisées ². »

Ces émotions d'auteur dramatique, les luttes qu'il fallut soutenir pour « arborer le drapeau de l'art aux armoiries de Shakspeare » sur « la citadelle du Théâtre-Français » vinrent

¹ La 3^e édition des *Poèmes*, qui paraissait en 1829 chez Ch. Gosselin, Urbain Canel et Levavasseur, ne comprenait plus *Hélène* ni l'*Ode au Malheur*, mais offrait au lecteur trois pièces nouvelles : *M^{me} de Soubise*, *Le bain d'une dame romaine*, et *La Frégate « la Sérieuse »*.

² Avant-propos du *More de Venise*, écrit dix ans après la première représentation.

fort à propos le distraire de cruelles déceptions domestiques. La santé précaire de M^{me} Alfred de Vigny anéantissait pour la deuxième fois des espérances de maternité.

« Ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme ¹ » devait s'émouvoir douloureusement en Vigny, seul héritier du nom, destiné à mourir sans postérité.

Sans partir pour de longs voyages, il quittait parfois Paris. C'était pour la Briche en Beauce, chez M^{me} de Saint-Pol, sa tante (mai 1828) ou au château de Bellefontaine, près de Senlis, chez M. de Malézieu (juillet 1828). Deux fois au moins, il prit la chaise de poste pour Dieppe, mis à la mode par la duchesse de Berry. Au château fort il retrouvait quelque compagnon d'armes de la garde à pied ² ; sur les galets ou aux bals de la Société des Bains il rencontrait la fleur de la société parisienne : la duchesse de Crillon, la marquise de Castries, la princesse de Béthune, la famille de Courson, etc. En 1827, il avait pu suivre des yeux les évolutions en rade du cutter royal *le Rodeur*. Il admira dans les vitrines des artistes dieppois les « vaisseaux d'ivoire habilement sculptés ». De Dieppe, 1828, il data *La Frégate « la Sérieuse »*.

A Paris, il fréquentait surtout le noble faubourg. Il voyait toujours les frères Deschamps, V. Hugo, — le bon Charles Nodier, à l'Arsenal —, Soumet, Guiraud, de Latouche; accueillant pour Sainte-Beuve et Alfred de Musset. Fidèle aux amitiés d'antan, s'il encourageait les jeunes gens qui venaient à lui, c'était sans flatterie calculée. Faut-il rappeler qu'il évita sans peine tels travers romantiques ? Il vivait alors avec les apparences de l'aisance, sinon de la fortune. M^{me} de Vigny mère, toute fière qu'elle fût des succès de son fils, songeait pour lui à la carrière diplomatique. Les journées de juillet vinrent sur ces entrefaites. Le « capitaine réformé » fit préparer son vieil uniforme, mais ni le Roi ni le Dauphin ne s'étant mis à la tête des troupes, et cette « race de Stuarts » laissant mourir pour elle les Suisses et les braves de la garde royale, Vigny « garda sa famille », le cœur saignant de voir couler le sang français dans la capitale. Il frémissait d'admiration devant le courage héroïque des défenseurs du « vieux trône », comme devant celui des soldats improvisés de la loi et de la liberté ³.

¹ *Servitude et grandeur militaires*.

² La garnison du château de Dieppe était formée de deux compagnies du 5^e, puis du 4^e régiment.

³ Cf. *Journal d'un poète*.

La chute des Bourbons « illettrés » et « ingrats » devait-elle nécessairement changer le cours de sa vie et de ses pensées ? Jamais courtisan, Vigny « n'attacha jamais de co-carde à sa Muse ¹ », et ne commit jamais la moindre pièce de circonstance. « J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur. » L'auteur du *Trappiste*, royaliste ultra, avait souscrit en 1824 pour le monument de Quiberon, mais incapable de surenchère légitimiste, il paraissait tiède aux fervents du trône et de l'autel. En ce temps de réaction et de délation ², ce « byronien » passait pour impie. Bientôt il épouse une Anglaise et, qui plus est, protestante. Dans les *Soirées de Neuilly*, dues à la collaboration de Cavé et de Dittmer (ancien compagnon d'armes de Vigny à la garde royale, démissionnaire en 1825) on trouve des détails de ce genre : « Il était officier d'artillerie ; mais il a donné sa démission, parce que, dit-il, il n'a pas de goût pour la vie dévote. » Tel « maréchal de camp... par la grâce de Dieu » dut desservir Vigny, dont on attendait mieux, étant donné ses origines et sa parenté avec des *ultra* notoires.

Soldat capable d'abnégation, il ne cachait ni son estime pour les vieux grognards ni son dédain pour les officiers de salon. Désenchanté de la vie morne de garnison, s'il venait de lire la vie des généraux de la République ou de feuilleter *Victoires et conquêtes* ³, le futur auteur de *Servitude et grandeur militaires*, malgré le silence qu'ils'imposait, pouvait laisser échapper quelque propos subversif ! Présenté naguère à Chateaubriand, il continue à l'aller voir après sa chute du ministère ! A la deuxième page de *Cinq-Mars*, on trouvait rappelé un mot de P.-L. Courier sur la Touraine — et ce mot venait du pamphlet trop connu sur Chambord. Tels vers de *Madame de Soubise* sentiront bien un peu le fagot. Pourquoi rappeler, pour la honnir, la Saint-Barthélemy ? Comment ne point passer pour libéral, après de telles hardiesses de pensée et de plume ? Sa fidélité triste et timide prévenait moins en sa faveur que le loyalisme bruyant et ardent de tel courtisan de tous les pouvoirs.

Mais voici que par une délicatesse de conscience assez rare,

¹ Cette expression souvent citée se trouvait dans une pièce de vers d'Antoni Deschamps à Vigny.

² Cf. l'étude du capitaine Marabail : *De l'influence de l'esprit militaire sur A. de Vigny*.

³ Publication commencée en 1817 à la gloire des soldats de la République et de l'Empire. On y vantait aussi la bravoure des Vendéens.

par obéissance à cette loi dont il écrira, dans ce caprice dramatique, *Quitte pour la peur*, « cette loi que je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur », voici qu'il se promettait de rester fidèle à la branche aînée des Bourbons, — promesse qu'il tint pendant dix-huit ans, avec « une constance de lévrier ¹ ». Il avait beau écrire dans son *Journal*, le 21 août 1830 : « En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête... », son cœur lui donnait encore une consigne : celle de la fidélité la plus belle, de la fidélité à un pouvoir déchu, dont on ne saurait plus rien attendre. Raffinant sur le point d'honneur, il croyait qu'on ne pouvait servir deux maîtres, même successivement ².

III. — LA VIE PHILOSOPHIQUE (1830-1863).

Au moment de « la curée », quand les héros des « trois glorieuses » voyaient s'allonger fantastiquement leurs listes, il organisait une compagnie de la garde nationale, et dans une revue au Champ-de-Mars, il commandait « assez militairement le 4^e bataillon de la 1^{re} légion ». Le roi Louis-Philippe l'en félicita ³. Certains n'auraient point laissé échapper une telle occasion : Alfred de Vigny mit sa fierté à ne solliciter ni faveur ni place.

Il avait d'autant plus de mérite à ce désintéressement qu'il était pauvre. « Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or. » Cette pauvreté qu'il cacha toujours, et contre laquelle il lutta avec une longue vaillance, fut à coup sûr, avec sa mauvaise santé, parmi les causes latentes de sa tristesse. Ces soucis mesquins, ces inquiétudes toujours renaissantes, il les cachait même à sa femme, même à sa mère.

Sa conscience parlait haut. Ce gentilhomme stoïcien goûtait d'âpres satisfactions. Peut-être se répétait-il à lui-même cette pensée de La Bruyère, qu'il avait fixée comme épigraphe au chapitre xvi de *Cinq-Mars* : Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des

¹ *Mémoires inédits*, cités par M. E. Dupuy.

² L'attitude de Vigny à l'égard de la branche aînée déchuée a plus d'un rapport avec celle de Chateaubriand ; — plus simple, plus discrète, moins théâtrale, elle nous paraît plus belle.

³ *Journal d'un poète*.

charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi à ne rien faire. Personne, presque, n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle les *affaires*.

« Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler. »

Alors commença l'époque « la plus philosophique » de sa vie. A une première « élévation », *Les Amants de Montmorency*¹, écrite le 27 avril 1830, mais publiée seulement le 1^{er} janvier 1832, dans la *Revue des Deux Mondes*, succédait *Paris*², où le poète penseur méditait sur la religion de l'avenir, sur le bouillonnement tumultueux des idées neuves, après la Révolution de 1830. Il partage son admiration entre l'abbé de Lamennais, les disciples de Benjamin Constant et les novateurs qui rêvent de réaliser l'Age d'or industriel de Saint-Simon. Loin de railler les tentatives hardies, il s'y intéresse passionnément, car il sait que chercher la vérité, c'est déjà l'avoir trouvée. « De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste et devenir démocrate. » Hugo l'écrira à Jersey, en juillet 1853³; en 1830-1831 déjà, gagné par l'*humanitarisme*, Vigny allait vers la démocratie, résolument⁴. Toutefois, partisan de l'ordre et de la discipline, il réprouvait la démagogie, n'attendant rien que des moyens légaux et du pouvoir des idées, enfermées par le poète dans de graves symboles.

Vers le même temps, « l'ouvrier en livres » publiait dans la *Revue des Deux Mondes* les *Consultations du Docteur Noir* : les trois épisodes, *Gilbert*, *Chatterton*, *André Chénier*, formeront le livre intitulé *Stello*. Œuvre étrange, qui fait penser à Sterne et à Hoffmann le fantastique, où le poète confesse ses peines de penseur. Ces Nouvelles poignantes arrachèrent au lecteur des larmes de commisération pour le sort lamentable des

¹ Voir sur ce sujet, dans la *Revue Bleue* du 27 mai 1911, *Les Amants de Montmorency*, d'A. de Vigny. Nous montrons comment d'un banal *fait divers*, le poète tira une *Elévation*.

² Daté du 16 janvier 1831, parut in-8° chez Ch. Gosselin, au printemps de cette année.

³ Nouvelle préface des *Odes et Ballades*.

⁴ Cf. Dorison, *A. de V., poète philosophe*. — Sur le revirement littéraire de l'*art pur* à l'*humanitarisme*, de l'*art pour l'art* au romantisme symbolique, à tendances sociales, voir Sainte-Beuve, *Premiers lundis*, II, 322.

« parias intelligents », également oubliés ou sacrifiés sous tous les régimes.

Le 25 juin 1831, Vigny faisait représenter sur le second Théâtre-Français (Odéon), un drame, sorti de la même veine historique que le roman de *Cinq-Mars* : *La Maréchale d'Ancre*, sa première œuvre originale sur la scène. Partout on devait y voir la main de la Destinée. Drame inégal, — dont le V^e acte paraît un des plus beaux fragments que l'on puisse citer de notre théâtre, — drame lent et compassé, qui fait regretter la fougue lyrique et la fantaisie des meilleures pièces de V. Hugo, drame qu'il faut avoir lu, et de près, si l'on veut connaître l'âme de Vigny ; on y retrouve les idées maîtresses de sa politique et de sa philosophie. *La Maréchale d'Ancre* ne fut pas un succès ; l'auteur eut, en outre, le regret d'en voir tenir le premier rôle par une autre que M^{me} Marie Dorval, cette grande actrice, passionnée et tragique, qu'il admirait tant et qu'il devait aimer. Ce fut elle du moins qui jouera un charmant proverbe en un acte, audacieux comme un conte du XVIII^e siècle, *Quitte pour la peur* (30 mai 1833). C'est pour elle encore qu'il composera l'admirable rôle de Kitty Bell dans *Chatterton*. On sait assez combien Vigny souffrit de sa passion, dans cette liaison, où il avait eu la faiblesse de chercher « le charme romanesque absent de son morne foyer. » (E. Dupuy.)

Mais une douleur autrement poignante et profonde — combien plus avouable et plus noble ! — allait faire saigner son cœur — son cœur de fils. Au début de 1832, M^{me} Léon de Vigny avait été frappée de paralysie ; le 6 mars 1833, le mal la terrassait de nouveau. « Aujourd'hui, lit-on dans le *Journal d'un poète*, elle a une seconde attaque d'apoplexie que deux saignées suspendent ; mais on ne peut parvenir à dégager le cerveau, qui s'égare et reste perdu peut-être pour toujours. »

Après la nuit d'angoisses du 17 au 18 mars, que Vigny passa debout, près du lit de sa mère, il trouve effrayant, au jour, le visage de celle qu'il vénérât et admirait plus que personne au monde. « Dans la journée, ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour ; elle est charmée de me voir près d'elle... J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant. » La nuit affreuse du 19 mars nécessite une nouvelle saignée : « Quand son sang coule, mon sang souffre ; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement ; cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie,

cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère ; c'est un supplice comparable à la roue. » Pendant quatre ans — M^{me} Léon de Vigny mourut à quatre-vingts ans passés — la piété filiale du poète s'accrut de l'ardeur de son dévouement et de la grandeur de ses muets sacrifices. Car à l'affreuse tristesse de voir sombrer l'intelligence mère de la sienne, venaient s'ajouter dans le cœur et la tête de ce fils des soucis et des inquiétudes de toute sorte. Jamais peut-être il ne maudit davantage sa pauvreté que dans ces années de gêne dissimulée qui vont de 1833 à 1837. « La richesse est un besoin de tous les jours », chantait-on dans les vaudevilles d'Ancelet, cet ami de Vigny ; combien l'écrivain sans fortune, décidé, en tout cas, à ne jamais faillir à sa muse, dut regretter le patrimoine de ses ancêtres, ou tout au moins envier la richesse de telle branche de sa famille. Trop fier pour rien demander aux Bunbury ou pour faire appel à tel de ses parents ¹, il ne compta que sur sa propre économie et sur sa plume. La pauvreté, cette inspiratrice austère ou audacieuse, lui dicta deux chefs-d'œuvre : *Servitude et grandeur militaires*, *Chatterton* ². Sa Muse cependant se taisait. Il s'en prenait à Dieu des souffrances et de la déchéance mentale de sa mère. A voir la Destinée s'appesantir cruellement sur une âme juste, digne à ses yeux de toutes les félicités, son pessimisme se faisait plus amer ; plus d'une fois la malédiction païenne dut monter à ses lèvres de contempteur des dieux.

Les compensations d'ailleurs ne lui faisaient pas défaut : ne gardait-il pas plus d'un ami fidèle ? Les jeunes écrivains : Roger de Beauvoir, Boulay-Paty, Xavier Marmier s'adressaient à lui avec respect et avec confiance. L'auteur de *Chatterton* restait le recours suprême de plus d'un naufragé. Sa fameuse « tour d'ivoire » qu'il interdisait jalousement aux profanes, s'ouvrait pour les âmes d'élite qu'il savait distinguer. Depuis le mois de mai 1833, le poète était chevalier de la Légion d'hon-

¹ Sur le frontispice d'un livre, minable d'apparence, Alfred de Vigny avait noté vers la fin de sa vie « M^{me} de Saint-Pol, ma tante me donna ce volume un jour, seul présent que j'aie reçu d'elle ». Et cette tante était fort riche.

² *Laurette* parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1833 ; *La Veillée de Vincennes*, le 1^{er} avril 1834 ; *La Vie et la Mort du capitaine Renaud*, le 1^{er} octobre 1835. — *Chatterton* fut joué au Théâtre-Français en février 1835.

neur, et voici que le 7 décembre 1837, M. de Jennison, ambassadeur de Bavière, venait lui demander comme un service de bien vouloir correspondre avec le prince royal de Bavière. « D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens ? » écrivait avec fierté le poète dans son *Journal*. De sa tristesse profonde et de ses soucis, il se divertissait en lisant. Volumes, revues, journaux, il feuilletait tout, méditant longuement sur les pages graves et riches d'idées, notant minutieusement tel détail frappant ou telle pensée suggérée par la lecture. Les fragments édités par Louis Ratisbonne sous le titre de *Journal d'un poète* laissent deviner l'intérêt qu'offrirait la publication intégrale des carnets de Vigny. Lentement, dans le silence, se préparaient les *poèmes philosophiques*.

Parfois un triste pressentiment s'emparait du poète. Un samedi de décembre 1837, il était auprès de sa mère. « Elle était riante et assise dans son fauteuil favori, les pieds sur son tabouret, me regardant avec son air bienheureux. Elle se mit à dire des vers en cherchant un vieil air et répéta quatre fois ces vers...

Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir
Était de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

« De qui est donc ceci, maman ? lui dis-je. — De Jean-Jacques, me dit-elle. *Sa fille heureuse, et puis mourir !* entends-tu ? Je me sauvai, sentant que je pleurais trop. »

Bientôt le poète pleurait sur un cercueil¹, désolé à jamais, maintenant qu'il avait « fermé les yeux des premiers amis que nous ayons dans ce triste monde ». Dans une crise profonde de mysticisme et de croyance, après l'agonie et la mort de cette mère bien-aimée, il se tourna vers le Dieu de son enfance : « Si j'ai fait quelque faute, que ce soit mon expiation. » Il terminait l'année funeste sur ces lignes : « Mon Dieu, si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant ! » Désormais il se dévouerait sans réserve à « la seule amie » qui lui restait, à son épouse... Il oublierait Dalila.

¹ M^{me} Léon de Vigny mourut le 19 décembre 1837.

Retiré dans sa gentilhommière du Maine-Giraud, il reçoit la nouvelle de la mort de son beau-père, le 7 novembre 1838. Pour défendre les intérêts de sa chère Lydia, il dut bientôt partir pour l'Angleterre (novembre 1838-fin avril 1839). Le séjour lui laissa d'excellents souvenirs ¹ : un médiocre accommodement allait terminer les affaires dont il avait posé les jalons.

De retour à Paris, le poète y devait rester jusqu'à la Révolution de 1848. Rêvant, caressant bien des projets, rajoutant quelques touches légères de couleur locale à *Cinq-Mars*, il n'avait guère donné au public, en dehors de l'édition de ses œuvres complètes (1837) qu'une lettre : *De M^{lle} Sedaine et de la propriété littéraire*, et qu'une petite page de vers médiocres : *La Poésie des nombres* (1841). Aussi, malgré les six échecs qu'elle lui réservait, sa candidature à l'Académie posée en janvier 1842, fut-elle une heureuse initiative. Elle l'obligea, pour confirmer ses titres, à rompre son silence. Lentement, gravement, le cortège des *Poèmes philosophiques* allait quitter le seuil de la tour d'ivoire. Du 15 janvier 1843 au 15 juillet 1844, paraissaient *La Sauvage* — discret hommage à Tocqueville et à Chateaubriand —, *La Mort du Loup* — chef-d'œuvre puissant —, *La Flûte*, *Le Mont des Oliviers*, *La Maison du Berger* ².

« J'ignore entièrement l'art d'intriguer, écrivait, le 9 avril 1842, le poète, qui replaçait son espoir dans sa Muse, mais celui d'écrire me tient fort au cœur, et j'y passe une partie de chaque nuit. Des Poèmes nouveaux et d'autres livres de moi ne tarderont pas à paraître. J'espère qu'ils mériteront encore l'estime ³... » Sans doute fut-il un peu déçu de voir passer inaperçues des œuvres dont il espérait beaucoup. Après avoir lu *La Sauvage*, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier : « De Vigny a reparu dans la *Revue des Deux Mondes* par des vers tirés et figés : cela réussit peu, on aime peu les vers pour le quart d'heure, que quelques-uns de Musset... » Et Musset se plaignait amèrement de l'indifférence du public...

Ses derniers vers suscitèrent si peu d'enthousiasme que Vigny vit entrer avant lui sous la coupole Patin, Ballanche, Pasquier, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve et Prosper Méri-

¹ C'est à Londres que Vigny fit connaissance de sa cousine puritaine M^{lle} Camilla Maunoir, avec laquelle il devait entretenir une correspondance d'un rare intérêt.

² Toujours dans la *Revue des Deux Mondes*.

³ Cf. E. Dupuy, A. de V. II, 110.

mée. Ses visites de candidat ne lui laissaient pas que d'agréables souvenirs. Elu enfin, le 8 mai 1845, il s'attira, le 29 janvier 1846, par un discours un peu long et, il faut l'avouer, un peu maladroit, une réplique *hostile* et *malveillante* de M. Molé, — blessure qu'il n'oublia jamais. Une fois dans la place, il s'acquitta avec une fierté scrupuleuse de ses fonctions académiques : patron actif et dévoué des talents ignorés, il exerça une heureuse influence. Qui ne sait, par ailleurs, qu'il soutint avec obstination la candidature d'Alfred de Musset ? Il fit manquer une élection en lui conservant sa voix irréductiblement.

Retranché dans sa discrétion hautaine, il tint sans défaillance la ligne de conduite que Manzoni traçait noblement en 1806, dans le poème qu'il publiait à Paris : *Sur la mort de Carlo Imbonati* : « Sentir et méditer, savoir se contenter de peu, avoir toujours les yeux fixés au but, se conserver purs la main et l'esprit, connaître le monde juste assez pour le dédaigner, ne s'asservir à personne, ne jamais pactiser avec les indignes, ne trahir jamais la vérité sainte, ne jamais dire un mot qui puisse être interprété comme une louange au vice ou comme un sarcasme à la vertu. » Il vécut en pontife de l'intelligence et de l'art, de plus en plus grave et triste, se consolant en répétant avec conscience le mot de *René* sur les poètes : « Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre. »

Sa tristesse incurable s'exaspérait souvent, « Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie... » Il le notait en 1829. « Sa parole, écrit le poète J. Autran, était une plainte perpétuelle contre l'indifférence du public français envers la poésie ¹. » Comme déjà dans *Stello*, il renchérisait sur *Le serpent et la lime*, à toute occasion, et n'épargnait guère ces « esprits du dernier ordre » acharnés sur les beaux ouvrages : il détestait les critiques. Aussi sceptique sur le talent des hommes politiques que P.-L. Courier sur le talent des hommes de guerre, non content de garder rancune à M. Molé, il en voulut toujours un peu à quiconque ne l'avait pas hautement désavoué ou blâmé. Intellectuel, qui proclamait, dans une lettre adressée à un fils de roi, — à Maximilien de Bavière, — l'intelligence, « Reine du monde actuel ² », il protestait en son cœur

¹ *Œuvres complètes*, VII, Le lac de Côme.

² 17 septembre 1839. — C'est ce que disait déjà le pamphlétaire Timon (M. de Cormenin) dans ses *Études sur les orateurs parlementaires* : « La civilisation a changé de courant. L'épée a cessé d'être

contre le régime censitaire. Il écrivait à Quinet le 27 août 1844 : « Toutes les fois que votre brillante parole enseignera que la dignité de l'homme moderne est dans la pensée et combattra les pouvoirs publics qui ne reconnaissent que la richesse, la tête du Docteur Noir et le cœur de Stello vous répondront à la fois. »

Viennent les journées de février 1848, il s'applaudira de la victoire. « Bientôt, écrivait-il, j'imprimerai mes pensées entières, délivré des censures d'un pouvoir ombrageux et insolent. » Mais il voulait le « maintien de l'ordre » et ses craintes à ce sujet purent paraître assez fondées. Songeant à l'action, il pensa se faire envoyer à Londres comme ambassadeur de la République ; puis, voyant que l'avenir de la France dépendrait de l'Assemblée nationale, il tenta de recevoir des électeurs charentais le mandat de député. Sa candidature de gentilhomme-poète, posée de Paris, recueillit peu de suffrages. Effrayé, comme tant d'autres, par le spectre rouge, il se rallia assez vite à l'Empire et parut aux fêtes de Compiègne. On lui a prêté l'ambition de devenir gouverneur du Prince impérial. « Il n'était pas courtisan, écrit Lamartine, mais il pouvait aspirer tout bas à un rôle historique. »

Retiré le plus souvent au Maine-Giraud, garde-malade tendre et patient de sa « chère Lydia ¹ », dont la santé précaire l'inquiétait toujours davantage, à peine rompait-il son silence pour affirmer sa foi en la destinée des idées, le 1^{er} février 1854, dans *La Bouteille à la mer* ². Le succès lui venait maintenant : dix éditions de ses ouvrages venaient de s'écouler : « Je suis surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles, sans affiches... » (1852.) Il sentait que son nom ne périrait pas. Il pouvait entonner son hosanna à *l'Esprit pur*, — la dernière religion de cet incroyant. La mort de M^{me} de Vigny l'avait cruellement frappé, en décembre 1862. Miné lui-même par un cancer à l'estomac, il ne devait pas lui survivre longtemps.

la souveraine et unique maîtresse des empires... Les orateurs et les écrivains sont les rois de l'intelligence, et c'est l'intelligence qui finira par gouverner le monde. »

¹ M^{me} V. Hugo écrivait à Sainte-Beuve le 31 avril 1864 : « J'ai lu et relu votre étude sur de Vigny. C'est profond, délicat et vrai... Toutefois, il me semble que vous n'avez pas rendu justice aux vertus de famille de M. A. de V. Je sais de lui, à cet égard, des faits nobles et touchants... »

² *Revue des Deux Mondes*.

Jusqu'aux heures de l'agonie, il subsista tout entier : idées et sentiments. « Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre. » En traînant son corps délabré, toujours énergique, il répétait cette « vérité d'Epictète ». Le 17 septembre 1863 s'éteignit l'immortel poète des *Destinées*. Paix à ses derniers moments ¹ !

Alfred de Vigny légua à son « frère d'armes » Guillaume Pauthier de Censay son épée d'académicien, au poète Louis Ratisbonne, son ami fidèle des dernières années, la propriété littéraire de toutes ses œuvres, à M^{me} Lachaud, née Louise-Edmée Ancelot, qu'il aimait comme il aurait aimé sa fille, tous ses biens meubles et immeubles.

En 1864, paraissait le recueil posthume des *Destinées*, *Poèmes philosophiques* ; trois ans plus tard le *Journal d'un poète*. Depuis, la renommée d'Alfred de Vigny n'a fait que s'accroître. Des grands romantiques, il reste le plus cher peut-être à la conscience moderne.

IV. — L'ARTISTE ET L'ÉCRIVAIN.

L'originalité incontestée d'Alfred de Vigny, c'est l'expression symbolique d'une pensée pessimiste, — son pessimisme généreux prêchant la pitié et mettant sa foi dans l'idée.

Profond penseur, génie créateur de poésie, artiste d'une rare puissance, l'auteur des *Destinées* fut un artisan de vers bien inégal... Et pourtant certaines de ses strophes, telle de ses pages resteront à jamais comparables, et préférables aux plus purs chefs-d'œuvre.

A en croire Vigny, Sainte-Beuve s'était trompé « en voulant entrer dans les secrets de sa manière de produire ». D'ailleurs « Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. » Et le poète, dont la tête était forcée, « pour concevoir et retenir les idées positives », de les « jeter dans le domaine de l'imagination », choisit des comparaisons assez diverses pour exprimer la nature de son talent.

« Je conçois tout d'un coup un plan ; je perfectionne longtemps *le moule de la statue* ; je l'oublie, et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, *je ne laisse pas refroidir la lave un moment...* » Le poète ne prend-il pas son désir pour une réalité ? Volcan aux éruptions courtes et rares ², aux coulées in-

¹ Cf. Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, VII, p. 114, et surtout au tome II de l'étude de M. E. Dupuy, p. 370 et 418 sq.

² Dans sa jeunesse pourtant, Vigny improvisait avec une rare facilité.

termittentes ! Trop de soudures patientes et de raccords visibles se distinguent sur ses statues pour les croire fondues d'un seul jet.

« Si vous aimez mes statues, écrivait Vigny à Ch. Farcinet, soyez content en me sachant dans mon atelier, au milieu des bois, le ciseau à la main. En vérité, depuis que j'ai quitté l'armée, j'ai toujours aimé à mener ainsi la vie d'un sculpteur. » (14 juillet 1851).

Comparaison n'est pas raison, mais c'est ainsi qu'on doit imaginer le poète des *Destinées*. Sculpteur de symboles, modelleur de fictions choisies, il se détache de son œuvre pour y revenir, le ciseau et le polissoir en mains. Artiste conscient, réfléchi, dont l'intelligence toujours présente compose et dispose les poèmes, manifestations symboliques de l'idée.

On se rappelle les conseils qu'il donnait à Emile Péhant : « Profitez de ce que vous êtes seul pour donner à vos idées le temps d'éclore, et pour leur trouver une forme qui les représente avec nouveauté. » Ainsi procédait, lui tout le premier, ce « moraliste épique ».

« Si l'art est une fable, il doit être une fable philosophique. » La poésie n'est point un badinage, c'est « l'expression pure de la pensée ». Confiant dans la puissance des idées, le penseur doit mener le monde ¹. Mais comment communiquer les pensées que ses méditations solitaires lui ont fait découvrir, sinon en les incarnant dans l'Écrit, par la poésie, « art des graves symboles ² » ?

Laissant les lyriques épandre dans leurs vers l'effusion de leur cœur, Vigny enveloppe dans un symbole épique ou dramatique les idées trop abstraites pour être comprises sans image, trop hardies pour être exposées à découvert.

Impersonnel, il a plaisir à l'être. Par une pudeur de nature et d'habitude, il « couvre son moi » et préfère le « détour épique » à l'expression directe du lyrisme. Qu'on ne s'y trompe pas ! Il n'est point de confiance plus sincère des sentiments intenses et contenus qui font battre son cœur que tel poème philosophique. Écrire et publier *La Mort du loup* le soulageait comme une « saignée. »

¹ Sur le poète, « homme élu..., homme unique, homme nécessaire... » voir une page enthousiaste de Sainte-Beuve, à la date du 27 décembre 1830. (*Premiers lundis*, II, 22.)

² Le symbole fleurit chez Ballanche, comme chez Lamennais. (Cf. *Paroles d'un croyant*, VII : « Un homme voyageait dans la montagne... »)

Son expérience personnelle et sentimentale, il l'intellectualise et la généralise. Comme nos grands classiques, du réel il dégage *le vrai de l'art*, le vrai idéal, du particulier l'universel. Pour s'être senti seul, il crée *Moïse*, symbole puissant de la solitude du génie. Déçu par l'amour coupable, trompé par une Dalila, il s'élève dans *La colère de Samson* jusqu'à la loi pessimiste de la vie humaine.

Aussi bien ce symbolisme convient à son imagination, vigoureuse, mais peu féconde, capable de prêter un singulier relief à une image choisie, d'en montrer les différents aspects, plutôt que d'évoquer une suite d'images successives. Telle remarque critique sur Antoni Deschamps montre qu'il savait saluer des mérites différents des siens. Ce sont « des images vivement jetées, mais dans lesquelles il ne se complaît pas et passe outre sur-le-champ ¹... » Lui, au contraire, se complaît dans l'image une fois choisie. Dans son cerveau, cette image « se développe, s'assimile tous les éléments qui peuvent la compléter, s'organise, devient une réalité vivante. » (G. Lanson.) Elle mûrit, fruit divin de la poésie éternelle.

Si le poète sait le vrai mérite de ses œuvres : « une pensée philosophique » y « est mise en scène sous une forme épique ou dramatique », il prétend même à la priorité dans le genre. Dans quelles mesures cette prétention était-elle fondée ?

La poésie pseudo-classique ne lui montrait-elle pas le chemin ? Certaine école de mythologues tirait de la Fable des leçons symboliques. L'*Allégorie*, cette sœur de l'ancienne rhétorique, florissait au temps où le futur poète faisait ses études. Les majuscules, auxquelles il tenait spécialement ², décèlent un goût traditionnel pour les personnifications. Ne gardait-il pas à portée de la main, comme Musset, d'ailleurs, le *Dictionnaire de la Fable*, de Noël ?

Chateaubriand avait remis en honneur la Bible. Que de symboles semait dans ses versets l'imagination puissante et simple des prophètes hébreux ! Les paraboles évangéliques s'imposaient au poète comme de saisissants et d'inimitables modèles ³.

¹ Cf. E. Dupuy, *A. de V.*, I, 165.

² « Tâchez que l'imprimerie se résigne à mes *majuscules* », écrivait Vigny au directeur d'une *Anthologie*, le 15 mars 1862. (Cf. M. Masson, *Alfred de Vigny*, p. 93.)

³ Cf. *Eloa* :

Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole
Ou du Samaritain disait la parabole...

Les mythes de Platon, comme les comparaisons épiques dont la tradition allait d'Homère à Byron, en passant par Virgile et Dante, avaient pu montrer à Vigny la voie où il s'était résolument engagé. Mais c'est à son initiative qu'est due la renaissance au XIX^e siècle de la poésie symbolique.

Rien de plus instructif pour qui veut se représenter l'activité intellectuelle de Vigny que les projets de poèmes publiés dans le *Journal d'un poète* par Louis Ratisbonne. « Plusieurs des pièces esquissées dans ses albums sont certainement plus belles à l'état de projet qu'elles ne l'eussent été après exécution ; elles laissent d'elles une plus grande idée. » Ce jugement un peu surprenant de Sainte-Beuve vient confirmer une indication de Vigny sur lui-même : « La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son *organisation complète*. » Au fil de sa méditation, au cours de ses lectures, le poète, qui a « résolu d'exprimer en vers » telles idées qui le hantent, trouve une image qui lui semble bonne pour porter la pensée, susceptible d'une saisissante signification morale. Immédiatement il la note.

Rien ne naît de rien. « Inventer, n'est-ce pastrouver, *inventer*. » (*Journal*). Le don de déceler l'image, la métaphore, qui, soigneusement suivie, patiemment filée, se transfigurera en symbole révélateur d'une idée morale importante ou salutaire, n'est-il pas déjà comme une faculté de création ? « Ce n'est là, dirait Vigny de cette chasse aux images, qu'un pauvre mérite d'attention, de patience et de mémoire ; mais ensuite il faut choisir et grouper autour d'un centre inventé : c'est là l'œuvre de l'imagination et de ce grand BON SENS qui est le génie lui-même ¹. »

Si la chrysalide de l'image prend par degré les ailes du symbole, c'est grâce à la magie de l'artiste. Rien ne remplace le coup de pouce du génie pour faire d'un *fait* une *fiction*. Vigny ne l'a pas assez dit : « Formé à demi par les nécessités du temps, un FAIT est enfoui tout obscur et embarrassé, tout naïf, tout rude, quelquefois mal construit, comme un bloc de marbre non dégrossi ; les premiers qui le déterrent et le prennent en main le voudraient autrement tourné, et le passent à d'autres mains déjà un peu arrondi ; d'autres le polissent en le faisant circuler ; en moins de rien, il arrive au grand jour transformé

¹ *Réflexions sur la vérité dans l'art* (en tête de *Cinq-Mars*).

en statue impérissable. » C'est oublier l'artiste : si l'œuvre doit porter un nom, c'est celui du statuaire, dont le ciseau a taillé le chef-d'œuvre.

« N'est-il pas évident que les poètes, dignes de ce nom, Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Leconte de Lisle, sont précisément ceux qui prennent, n'importe où, le bois dont ils feront leur construction et que ce bois n'est pas toujours coupé dans la forêt, qu'il a servi, plus d'une fois, à des constructions antérieures ? Le mérite de ces poètes est de démolir la bicoque qu'ils dévalisent ; il est surtout d'apercevoir des matériaux là où la foule des lecteurs, avant ou après eux, n'avait rien vu, ne verra rien à ramasser, et à remettre en œuvre. ¹ »

Un exemple précisera. Feuillotez les *Odes* d'Horace, vous y trouverez cette image rapide et saisissante, jetée en passant dans une invective contre l'avidité et le luxe des Romains.

Campestres melius Scythae,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,
Vivunt.

« Mieux vaut, dans leurs steppes, la vie des Scythes, qui roulent sur un chariot leur maison errante... » (*Odes*, III, 24.) Ni J.-B. Rousseau, ni Lebrun, maîtres experts en l'art du vers, ne conservèrent ce trait pittoresque dans leurs imitations de l'Ode. Paul-Louis Courier, ce Grec de France, s'amuse à comparer sa vie de soldat à l'existence nomade des Scythes (1799). Mais Chateaubriand, en passant, avait déjà fait un sort à l'évocation des Scythes. Dans *l'Essai sur les révolutions*, il rêve d'une Scythie pastorale, idyllique : « Lorsque les collines prochaines avaient donné toutes leurs herbes à ses brebis, monté sur son chariot couvert de peaux, avec son épouse et ses enfants il émigrerait [le Scythe] à travers les bois au rivage de quelque fleuve ignoré où la fraîcheur des gazons et la beauté des solitudes l'invitaient à se fixer de nouveau ². »

« Quelle félicité devait goûter ce peuple aimé du ciel, etc. »

« Bons Scythes, que n'existâtes-vous de nos jours !... »

S'imitant et se surpassant lui-même, Chateaubriand prête la mélancolie d'un rêve semblable à Velléda, dans *Les Martyrs*. Vigny s'en souviendra, en émule généreux plus qu'en imitateur.

¹ Remarque que nous empruntons à M. Ernest Dupuy.

² Cf. *Essai sur les Révolutions*, éd. Ladvocat, 1836, in-8°, I, 284. Vigny n'avait pas attendu cette réimpression pour le lire.

Non content de « jouter avec l'original », selon le mot de Boileau, il confère à la poétique rêverie une valeur incomparable, l'élargit avec une hardiesse inattendue, fait de la maison roulante du berger le symbole d'un poème philosophique — d'unité laborieuse peut-être — mais d'un charme unique et d'une rare profondeur.

Dans l'*Esprit pur*, Vigny renouvelle définitivement un lieu commun cher à la fierté des poètes ? C'est l'*Exegi monumentum* d'Horace, c'est *Apollon à portes ouvertes* de Malherbe. A Destouches disant : « Le mérite tient lieu des plus nobles aïeux », Gilbert répondait, tout roturier qu'il fût :

Honteux de devoir quelque chose à mon sang,
j'eusse

Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même ¹.

Plus fièrement résonne l'Hosannah qu'adresse le poète des *Destinées* à la Pensée.

Le symbole de *la Bouteille à la mer*, vous en cherchez vainement le germe dans *La Navigation* d'Esménard ; vous le rencontrerez par hasard, timidement évoqué dans le *Libre d'amour* de Sainte-Beuve — où vous regretterez l'enthousiasme qu'anime telle page de l'*Hermès* d'André Chénier. Il était réservé au méditatif descendant des Baraudin, au parent de Bougainville de donner à l'image, si parfaitement fondue avec l'idée, sa beauté saisissante et sa portée suprême.

Que Vigny puise l'inspiration chez Chateaubriand, chez M^{me} de Staël, chez J.-J. Rousseau, chez André Chénier, chez Byron ou chez tel autre, il fait honneur à qui il emprunte. Que de choses il leur fait dire auxquelles ils n'ont jamais pensé ?

Sainte-Beuve lui reprochait de faire un drame, dans *Cinq-Mars*, de la vie. Auguste Barbier saluait en lui « un dramatique », et à juste titre, car il met le symbole en action. « La pauvre petite *Bouteille*, qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine, est l'héroïne du poème autant que le brave *Capitaine* », écrit le poète lui-même. Nous suivons avec passion les péripéties de sa destinée. Sans démasquer prématurément son but, le poète philosophe nous suggère dès l'abord l'idée intérieure, le sens caché de la pièce. Par d'intéressants

¹ Gilbert, *Le poète malheureux*. — M. G. Ascoli a trouvé dans la correspondance inédite de Mathieu Marais une pensée qui pourrait être l'épigraphe de l'*Esprit pur*. (*Revue du XVIII^e siècle*, 1913, n° 2.)

symboles accessoires — un peu trop ingénieux, trop énigmatiques peut-être, — il nous fait penser. Son art réfléchi, *intellectuel*, nous prend par son intensité merveilleuse et donne à la pensée son maximum de solidité et de condensation. Aussi se prend-on à redire :

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur...
Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !...
Diamant sans rival ¹...

De cette poésie philosophique, les beautés impérissables ne vont point sans défauts. Froideur, prosaïsme, subtilité, obscurité même, guettent le génial artisan de symboles. Dans la lente et patiente élaboration de « l'œuvre d'avenir », il s'attarde parfois à des allégories surannées. Que d'énigmes dont il ne donne pas le mot ! D'avoir vécu solitairement avec ses pensées, il les suppose à tort familières au lecteur, qu'arrête, ici un raccourci trop hardi, là une allusion peu transparente, là une impénétrable obscurité. Le passage trop brusque du sens symbolique au sens réel déroute un instant l'admirateur de la *Maison du Berger*. Des *chassés-croisés* de symboles, la fusion d'images différentes, les disparates de telle stance, plusieurs fois remise à l'enclume, déparent *La Bouteille à la mer*, ce chef-d'œuvre.

Vigny dédaignait trop les improvisateurs pour ne pas les avoir enviés quelquefois. Sa méthode semble aux antipodes de la leur : il réfléchit et médite trop, il se tourmente lui-même, dans son désir de trop signifier, de sculpter ses paroles dans le bronze, de graver pour l'éternité des oracles. Son imagination, « arrangeuse systématique » (Sainte-Beuve), impose à la réalité la forme de ses rêves. En quête de symboles, elle fausse le réel ailleurs que dans *Cinq-Mars* et dans *Stello*.

Par exemple, méditant sur la mort de Bisson, l'héroïque enseigne de vaisseau, — oublié dans son grade obscur par la Restauration — l'homme d'action résolu qui se fit sauter sur le *Panayoti*, en rade de Stampalia, il veut à toute force en faire un penseur, un « savant officier ». Le Bisson de l'histoire, qui se tient sur ses gardes, l'œil ouvert, en vrai marin, est plus beau que ce rêveur qui s'endort, bien qu'à son réveil, il meure en brave ². Sans doute, « l'homme moderne en France... est

¹ *La Maison du Berger*.

² Cf. p. 296.

actif et savant », mais à quoi bon, par souci de trop prouver, compromettre ainsi la pensée ?

Mais personne n'a le droit de condamner tel *poème à faire*. Le talent de réalisation du poète, qui a tiré le *Cachet rouge* d'une mince anecdote du *Journal*¹, autorise à supposer que telle ébauche se serait transformée en chef-d'œuvre, si sa Muse avait voulu.

Mais la Muse de Vigny chantait à ses heures d'inspiration, puis, pendant des années, elle gardait un obstiné silence. Pourquoi ces beaux *poèmes à faire* ne l'ont-ils pas tentée ?

Comment expliquer la rareté des poèmes de ce penseur d'une originalité singulière ? Par sa santé précaire ? C'est vite dit. Par les tristesses profondes qui ont assombri sa vie de gentilhomme pauvre et de perpétuel garde-malade ? Mais c'est au temps de ses plus cruelles douleurs, de ses plus graves embarras qu'il écrivit — en prose, il est vrai, — *Chatterton*, comme *Servitude et grandeur militaires*. Par l'écart dont il souffrait d'avoir conscience entre sa puissance de conception et l'imperfection de ses facultés réalisatrices ? Plutôt.

Instruction première à peu près manquée — Hugo et Musset seront au rebours de brillants élèves, — possession imparfaite des artifices du métier, hésitation perpétuelle dans le choix des modèles, voilà ce qu'on ne saurait oublier. Il nous avoue combien de temps lui demandait une rime ; certaines gaucheries n'ont pas besoin d'être soulignées pour arrêter au passage. La complication de bien des vers laisse deviner une difficile élucubration sous « la lampe bleuâtre ». Que dire d'un poète qui, ayant fait *Moïse*, s'attardera à *Madame de Soubise*, sinon qu'il cherchait encore sa voie longtemps après l'avoir trouvée ?

Par bonheur, il sut se garder des outrances d'école et de tout exclusivisme. La noblesse, la dignité de l'expression, il les tient de Racine, de Voltaire, — et aussi de Delille. Pour telle licence de prosodie et de versification, il s'autorise des maîtres d'autrefois, citant les *Plaideurs* et les *Fâcheux*, quand il discute *forme, vers brisé, récitatif, hiatus, enjambement*.

¹ « Un beau vaisseau partit de Brest un jour. — Le capitaine fit connaissance avec un passager. Homme d'esprit, il lui dit : « Je n'ai jamais vu d'homme qui me fût aussi cher. »

Arrivés à la hauteur de Taïti. — Sur la ligne. — (Sic.) Le passager lui dit : « Qu'avez-vous donc là ? — Une lettre que j'ai ordre de n'ouvrir qu'ici, pour l'exécuter. » Il dit aux matelots d'armer leurs fusils et pâlit. « Feu ! » Il le fait fusiller. »

Né cinq ans avant Hugo, quatorze ans avant Musset, il reçut pleinement l'empreinte de la littérature pseudo-classique. Il y a du Millevoye ¹, mais il y a aussi du Lebrun chez lui. (Relisez l'*Ode sur le vaisseau le « Vengeur »*.) Volontiers il redirait après Rivarol que « la poésie doit toujours peindre et ne jamais nommer ». Il n'abuse pas seulement de périphrases, gentillesses ou tours de force, mais de fausses élégances, d'expressions usées ou clichées. Dans la *Maison du Berger* encore, il se souviendra inconsciemment peut-être, de ces deux vers de Lebrun :

Ici l'émail des fleurs, l'or des épis flottants,
L'émeraude des prés, et l'argent des fontaines ².

Il donnera dans le genre troubadour, florissant encore au temps de la Restauration, où l'on versifiait sans relâche *La Gaule poétique* de Marchangy, où Ancelot faisait applaudir son long poème *Marie de Brabant*.

Si Vigny garde des vrais classiques le souci de la composition sévère et des proportions calculées, il imitera les reprises, les rappels du classicisme finissant, et même les refrains des romances de l'Empire.

Rendons à des auteurs bien oubliés aujourd'hui le mérite d'avoir indiqué au grand poète tel procédé dont il tirera de si heureux effets. Dans son ode la plus fameuse, Lebrun-Pindare ne chantait-il pas :

Mais des flots fût-il la victime
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr ;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir ³.

Ouvrez le petit *Almanach dédié aux Dames* que date la pièce liminaire : *Anniversaire du roi de Rome*. La poétesse nantaise Mme Dufrénoy n'a garde d'omettre un refrain quatre fois répété :

L'auguste anniversaire appelle tous les cœurs ;
Touchons la lyre d'or, couronnons-nous de fleurs.

¹ Cf. *Les Origines littéraires d'Alfred de Vigny dans la Jeunesse des romantiques*.

² Lebrun, *Odes*, V. 4. — *La Maison du Berger*, v, 37.

³ *Le Vengeur*, *Odes*, V, 10. — On a voulu fort ingénieusement voir dans *la Neige*, *le Cor*, *la Frégate « la Sérieuse »* des souvenirs de balades anglaises, faute de connaître la poésie du classicisme finissant.

C'était si bien le goût du jour que M. Leprévot-d'Iray — le même qui, plus tard, vicomte, gentilhomme de la Chambre, sera préféré à Paul-Louis Courier par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — commence et termine son « idylle » : *Le Jardin d'amour*, par le même huitain exactement repris. Vigny n'inventait donc rien dans la disposition de ses ballades : *Le Cor* et *la Neige*. Il avait seulement plus de talent que ces auteurs goûtés en leur temps, puis justement oubliés.

Heureusement, en romantique de la première heure, Alfred de Vigny plaçait ailleurs son admiration enthousiaste. Nourri de « la moëlle des lions », il savait par cœur les versets de la Bible. Les poèmes alors connus d'André Chénier lui faisaient rêver la Grèce antique. Il puisera à ces deux sources avec moins de timidité que Millevoye. M^{me} de Staël lui révélera dans l'*Allemagne* les grands maîtres étrangers et l'invitera à les lire et relire. Mais c'est Byron qui exercera sur son âme et sur son goût l'influence la plus dominatrice : le fond et même la forme de ses poèmes en témoigneront hautement ¹.

Au contact de ces œuvres — et de bien d'autres encore — son génie prendra conscience de soi-même et deviendra créateur, créateur puissant à son tour.

Bien que nous n'ayons pas affaire en Vigny à un ciseleur curieux, épris d'un contour savant et d'une fantaisie nouvelle, mais à un penseur qui se sert de la poésie pour exprimer ce qu'il a dans l'âme, on doit se demander quels dons naturels ses sens mettaient au service de son imagination.

Ami de plus d'un artiste, admirateur des grands maîtres de tous les temps, il sait voir, notant la ligne avec sobriété et précision, avec ampleur et netteté. Les images qu'il choisit sont fortes, saisissantes. Les couleurs, en plus de leur valeur propre, comportent dans ses peintures, dans ses portraits, dans ses décors, une signification morale : bonne ou mauvaise, favorable ou sinistre : elles parlent à l'âme.

Musicien sensible à la beauté d'un vocable, au frisson, à l'harmonie des mots, au son évocateur — comme aussi à la physionomie — du mot exotique (*Moïse, le Cor*), il croit au sens profond et symbolique des termes, comme à celui des couleurs. Quelle harmonieuse et prenante caresse que la musique de tels de ses vers, qui chantent à jamais dans la mémoire !

Malgré ces dons précieux et des qualités peu communes, le

¹ Cf. E. Estève, *Byron et le romantisme français*.

poète chez Vigny restait bien inférieur au penseur. Parfois sa pensée revêtait en naissant sa forme définitive, parfois le vers, d'une simplicité gnomique, semble s'être fait d'un jet, mais l'inégalité des pages, parfois des strophes d'un même poème, manifeste clairement les difficultés de l'élaboration. Il dédaignait trop la facilité pour qu'on ne croie point qu'il se « vengeait par en médire ».

Dans une épître familière adressée au comte de Montcorps, sous-lieutenant comme lui au 5^e de la garde à pied, Alfred de Vigny écrivait jadis :

Monsieur, sachez de moi la haine
Que nous professons tous pour les vers faits sans peine ;
Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux
Que l'inutile amas de légères paroles
Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles
Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir,
Qu'on dit vers *fugitifs* parce qu'ils sont à fuir ¹...

Cela sent l'apologie. Nous y souscrivons pour notre part. Les obscurités de Vigny font penser davantage que les banalités de tel poète facile. Et voici qu'après un vers embarrassé, le sentiment ému triomphe de l'entrave, l'idée enlève l'écrivain, qui bientôt plane dans l'éther bleu, « divin et chaste cygne ».

¹ Cf. Vicomte de Savigny de Montcorps, *Précieux autographes d'Alfred de Vigny*, Paris, 1904.

AVERTISSEMENT

C'est aux poèmes que nous avons fait dans ce volume classique la plus large part, citant des œuvres en prose surtout ce qui éclaire la pensée du poète ou encore ce qui, faisant connaître son caractère, peut le faire aimer davantage.

Alfred de Vigny n'était tendre ni pour les « préfaciers », ni pour les annotations. Nous ne l'oublions pas ! Pourtant c'est rendre — en toute humilité — hommage à sa mémoire, que de donner de ses meilleures pages un texte correct, et de le traiter, tout actuel qu'il reste, comme un maître d'autrefois.

Nous aurions seulement voulu que ces *Œuvres choisies* fussent plus dignes de ceux dont l'enseignement nous a fait mieux connaître le poète des *Destinées* : MM. Paul Desjardins, Albert Cahen, Mario Roques, Gustave Reynier et Gustave Lanson.

A M. Ernest Dupuy, dont la bienveillance nous a encouragé à assumer la tâche que ses études magistrales sur *La jeunesse des romantiques* et sur *Alfred de Vigny* ont singulièrement facilitée, nous adressons ici l'expression de notre profonde gratitude.

JEAN GIRAUD.

Dieppe, août 1913.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

PROSE

CINQ-MARS

Cinq-Mars ou *Une conjuration sous Louis XIII*, roman visiblement inspiré de Walter Scott, parut en avril 1826. « Ce qui fait l'originalité de ce livre, écrit l'auteur dans son *Journal*, c'est que tout y a l'air roman et que tout y est histoire. Mais c'est un tour de force de composition dont on ne sait pas gré et qui, tout en rendant la lecture de l'histoire plus touchante par le jeu des passions, la fait suspecter de fausseté et quelquefois la fausse en effet. »

Œuvre longtemps et sérieusement méditée, copieusement documentée, elle a les charmes, comme aussi les défauts du roman historique. Avec sa belle « imagination de poète », Vigny ne se montra point romancier puissant, « praticien consommé dans la science de la vie ». Sainte-Beuve le signalait avec franchise dans *le Globe* du 8 juillet 1826, sans méconnaître les beautés supérieures, l'intérêt dramatique, les vives et curieuses couleurs de l'œuvre — non plus que la grandeur et la grâce des personnages. Les malheurs d'Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, favori de Louis XIII, son amour pour Marie de Gonzague, le noble dévouement de de Thou, firent verser bien des larmes. Alfred de Vigny devint « l'auteur de Cinq-Mars ». — On apprécie surtout de ce roman quelques portraits et de fort belles descriptions.

[LA TOURAINE]

Né à Loches, Vigny peint les rives de la Loire, telles qu'on pouvait les voir, sinon du temps de Louis XIII, du moins du temps de la Restauration.

Connaissez-vous cette contrée que l'on a surnommée le jardin de la France ? ce pays où l'on respire un air pur dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve ? Si vous avez traversé, dans les mois d'été, la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible avec enchantement, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer, entre les deux rives, celle

où vous choisiriez votre demeure, pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsque l'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes, ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée, tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industriels. Rien ne leur a été inutile : il semble que, dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger¹, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par les oiseaux hideux de la nuit ? Non. Au bruit de vos chevaux, la tête riante d'une jeune fille sort du lierre poudreux, blanchi sous la poussière de la grande route ; si vous gravissez un coteau hérissé de raisins, une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds ; c'est que le rocher même est habité, et que des familles de vigneron respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement durant le jour. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent, et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilité du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi ; leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du vrai peuple de saint Louis ; leurs cheveux châtons sont encore longs et arrondis autour des oreilles comme les statues de pierre de nos vieux rois ; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent ; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie.

Mais la rive gauche de la Loire se montre plus sérieuse dans ses aspects : ici, c'est Chambord que l'on aperçoit de loin, et qui, avec ses dômes bleus et ses petites coupoles, ressemble à une

¹ Cf. P.-L. Courier, *Pétition aux deux Chambres*.

grande ville de l'Orient ; là, c'est Chanteloup, suspendant au milieu de l'air son élégante pagode. Non loin de ce palais, un bâtiment plus simple attire les yeux du voyageur par sa position magnifique et sa masse imposante, c'est le château de Chaumont. Construit sur la colline la plus élevée du rivage de la Loire, il encadre ce large sommet avec ses hautes murailles et ses énormes tours ; de longs clochers d'ardoise les élèvent aux yeux, et donnent à l'édifice cet air de couvent, cette forme religieuse de tous nos vieux châteaux, qui imprime un caractère plus grave aux paysages de la plupart de nos provinces. Des arbres noirs et touffus entourent de tous côtés cet ancien manoir, et de loin ressemblent à ces plumes qui environnent le chapeau du roi Henri ; un joli village s'étend au pied du mont, sur le bord de la rivière, et l'on dirait que ses maisons blanches sortent du sable doré ; il est lié au château qui le protège par un étroit sentier qui circule dans le rocher ; une chapelle est au milieu de la colline ; les seigneurs descendaient et les villageois montaient à son autel : terrain d'égalité, placé comme une ville neutre entre la misère et la grandeur, qui se sont trop souvent fait la guerre... (CHAP. I.)

[RÊVERIE ROMANTIQUE]

Cinq-Mars, les yeux attachés sur la grande croisée de la salle à manger, regardait avec tristesse le magnifique paysage qu'il avait sous les yeux. Le soleil était dans toute sa splendeur et colorait les sables de la Loire, les arbres et les gazons, d'or et d'émeraude¹ ; le ciel était d'azur, les flots d'un jaune transparent, les îles d'un vert plein d'éclat ; derrière leurs têtes arrondies, on voyait s'élever les grandes voiles latines des bateaux marchands comme une flotte en embuscade². — O nature, nature ! se disait-il, belle nature, adieu ! Bientôt mon cœur ne sera plus assez simple pour te sentir, et tu ne plairas plus qu'à mes yeux ; ce cœur est déjà brûlé par une passion profonde, et le récit des intérêts des hommes y jette un trouble inconnu... (CHAP. I.)

¹ *Emeraude*, pour herbe ou verdure, était *cliché* depuis le XVIII^e siècle.

² La Loire n'était pas encore ensablée, on la remontait en coche d'eau.

LE CABINET

Vigny décrit le cabinet du cardinal de Richelieu, à Narbonne.

Voyez la Méditerranée, qui étend, non loin de là, ses flots bleuâtres sur des rives sablonneuses. Pénétrez dans cette cité semblable à celle d'Athènes ; mais pour trouver celui qui y règne, suivez cette rue inégale et obscure, montez les degrés du vieux archevêché, et entrons dans la première et la plus grande des salles.

Elle était fort longue, mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en ogive, dont la partie supérieure seulement avait conservé les vitraux bleus, jaunes et rouges, qui répandaient une lueur mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde, énorme, la remplissait dans toute sa largeur, du côté de la grande cheminée ; autour de cette table, couverte d'un tapis bariolé et chargée de papiers et de portefeuilles, étaient assis et courbés sur leurs plumes huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite. D'autres hommes debout rangeaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque, que des livres reliés en noir ne remplissaient pas tout entière, et ils marchaient avec précaution sur le tapis dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies, on eût entendu les ailes d'une mouche. Le seul bruit qui s'élevât était celui des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et une voix grêle qui dictait, en s'interrompant pour tousser. Elle sortait d'un immense fauteuil à grands bras, placé au coin du feu, allumé en dépit des chaleurs de la saison et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour s'endormir en lisant, sur eux, quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné : un croissant de plumes y soutient les reins ; si la tête se penche, elle trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin du siège déborde tellement les coudes, qu'il est permis de croire que les prévoyants tapissiers de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fît du bruit et ne les réveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y

trouvait et qui n'y dormait pas. Il avait le front large et quelques cheveux fort blancs, des yeux grands et doux, une figure pâle et effilée à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du siècle de Louis XIII. Une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcé d'avouer que Lavater ¹ regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter ; une bouche pincée, disons-nous, était encadrée par deux petites moustaches grises et une *royale*, ornement alors à la mode, et qui ressemble assez à une virgule par sa forme. Ce vieillard avait sur la tête une calotte rouge et était enveloppé dans une vaste robe de chambre, portait des bas de soie pourprée, et n'était rien moins qu'Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

Il avait très-près de lui, autour de la plus petite table dont il a été question, quatre jeunes gens de quinze à vingt ans : ils étaient pages ou domestiques, selon l'expression du temps, qui signifiait alors familier, ami de la maison. Cet usage était un reste de patronage féodal demeuré dans nos mœurs... Les pages dont nous parlons rédigeaient des lettres dont le Cardinal leur avait donné la substance ; et, après un coup d'œil du maître, ils les passaient aux secrétaires, qui les mettaient au net. Le Cardinal-duc, de son côté, écrivait sur son genou des notes secrètes sur de petits papiers, qu'il glissait dans presque tous les paquets avant de les fermer de sa propre main... (CHAP. VII.)

[CONFIDENCE DU CARDINAL MINISTRE AU PÈRE JOSEPH]

Tandis qu'il dictait son instruction, en la lisant sur un petit papier écrit de sa main, une tristesse profonde paraissait s'emparer de lui à chaque mot ; et, lorsqu'il fut au bout, il tomba au fond de son fauteuil, les bras croisés et la tête penchée sur son estomac.

Le Père Joseph, interrompant son écriture, se leva, et allait

¹ Le système de Lavater et la *phrénologie* de Gall étaient fort en vogue sous la Restauration. — 1^{er} texte : le docteur Lavater.

lui demander s'il se trouvait mal, lorsqu'il entendit sortir du fond de sa poitrine ces paroles lugubres et mémorables :

— Quel ennui profond ! quelles interminables inquiétudes ! Si l'ambitieux me voyait, il fuirait dans un désert. Qu'est-ce que ma puissance ? Un misérable reflet du pouvoir royal ; et que de travaux pour fixer sur mon étoile ce rayon qui flotte sans cesse ! Depuis vingt ans, je le tente inutilement. Je ne comprends rien à cet homme ! Il n'ose pas me fuir, mais on me l'enlève : il me glisse entre les doigts... Que de choses j'aurais pu faire avec ses droits héréditaires, si je les avais eus ! Mais employer tant de calculs à se tenir en équilibre ! que reste-t-il de génie pour les entreprises ? J'ai l'Europe dans ma main, et je suis suspendu à un cheveu qui tremble. Qu'ai-je affaire de porter mes regards sur les cartes du monde, si tous mes intérêts sont renfermés dans mon étroit cabinet ? Ses six pieds d'espace me donnent plus de peine à gouverner que toute la terre. Voilà donc ce qu'est un premier ministre ! Enviez-moi mes gardes à présent !

Ses traits étaient décomposés de manière à faire craindre quelque accident, et il lui prit une toux violente et longue, qui finit par un crachement de sang... (CHAP. VII.)

[LOUIS XIII]

Devant une très petite table, entourée de fauteuils dorés, était debout le Roi Louis XIII, environné des grands officiers de la couronne ; son costume était fort élégant : une sorte de veste de couleur chamois, avec les manches ouvertes et ornées d'aiguilletes et de rubans bleus, le couvrait jusqu'à la ceinture. Un haut-de-chausses large et flottant ¹ ne lui tombait qu'aux genoux, et son étoffe jaune et rayée de rouge était ornée en bas de rubans bleus. Ses bottes à l'écuyère, ne s'élevant guère à plus de trois pouces au-dessus de la cheville du pied, étaient doublées d'une telle profusion de dentelles, et si larges, qu'elles semblaient les porter comme un vase porte des fleurs. Un petit manteau de velours bleu, où la croix du Saint-Esprit était

¹ 1^{er} texte : Un pantalon large et flottant, comme ceux des Turcs de nos jours. — La correction précise par le mot propre.

brodée, couvrait le bras gauche du Roi, appuyé sur le pommeau de son épée.

Il avait la tête découverte, et l'on voyait parfaitement sa figure pâle et noble éclairée par le soleil que le haut de sa tente laissait pénétrer. La petite barbe pointue que l'on portait alors augmentait encore la maigreur de son visage, mais en accroissait aussi l'expression mélancolique ; à son front élevé, à son profil antique, à son nez aquilin, on reconnaissait un prince de la grande race des Bourbons ; il avait tout de ses ancêtres, hormis la force du regard ; ses yeux semblaient rougis par des larmes et voilés par un sommeil perpétuel, et l'incertitude de sa vue lui donnait l'air un peu égaré.

Il affecta en ce moment d'appeler autour de lui et d'écouter avec attention les plus grands ennemis du Cardinal, qu'il attendait à chaque minute, en se balançant un peu d'un pied sur l'autre, habitude héréditaire de sa famille ; il parlait avec assez de vitesse, mais s'interrompant pour faire un signe de tête gracieux ou un geste de la main à ceux qui passaient devant lui en le saluant profondément... (CHAP. VIII.)

[RICHELIEU SOUS LES MURS DE PERPIGNAN]

« Pour assouvir le premier emportement du chagrin royal, avait dit Richelieu ; pour ouvrir une source d'émotions qui détourne de la douleur cette âme incertaine, que cette ville soit assiégée, j'y consens ; que Louis parte ; je lui permets de frapper quelques pauvres soldats des coups qu'il voudrait et n'ose me donner ; que sa colère s'éteigne dans ce sang obscur, je le veux ; mais ce caprice de gloire ne dérangera pas mes immuables desseins, cette ville ne tombera pas encore, elle ne sera française pour toujours que dans deux ans ; elle viendra dans mes filets seulement au jour marqué dans ma pensée. Tonnez, bombes et canons ; méditez vos opérations, savants capitaines ; précipitez-vous, jeunes guerriers ; je ferai taire votre bruit, évanouir vos projets, avorter vos efforts ; tout finira par une vaine fumée, et je vais vous conduire pour vous égarer. »

Voilà à peu près ce que roulait sous sa tête chauve ¹ le Car-

¹ 1^{er} texte : Ces pensées et de bien plus profondes encore roulaient sous la tête chauve du vieux cardinal.

dinal-Duc avant l'attaque dont on vient de voir une partie. Il s'était placé à cheval, au nord de la ville, sur une des montagnes de Salces ; de ce point il pouvait voir la plaine du Roussillon devant lui, s'inclinant jusqu'à la Méditerranée ; Perpignan, avec ses remparts de brique, ses bastions, sa citadelle et son clocher, y formait une masse ovale et sombre sur des prés larges et verdoyants, et les vastes montagnes l'enveloppaient avec la vallée comme un arc énorme ¹ courbé du nord au sud, tandis que, prolongeant sa ligne blanchâtre à l'orient, la mer semblait en être la corde argentée. A sa droite s'élevait ce mont immense que l'on appelle le Canigou, dont les flancs épanchent deux rivières dans la plaine. La ligne française s'étendait jusqu'au pied de cette barrière de l'occident. Une foule de généraux et de grands seigneurs se tenaient à cheval derrière le ministre, mais à vingt pas de distance et dans un silence profond. Il avait commencé par suivre au plus petit pas la ligne d'opérations, et ensuite était revenu se placer immobile sur cette hauteur, d'où son œil et sa pensée planaient sur les destinées des assiégeants et des assiégés. L'armée avait les yeux sur lui, et de tout point on pouvait le voir. Chaque homme portant les armes le regardait comme son chef immédiat et attendait son geste pour agir. Dès longtemps la France était ployée à son joug, et l'admiration avait exclu de toutes ses actions le ridicule auquel un autre eût été quelquefois soumis. Ici, par exemple, il ne vint à l'esprit d'aucun homme de sourire ou même de s'étonner que la cuirasse revêtît un prêtre, et la sévérité de son caractère et de son aspect réprima toute idée de rapprochements ironiques ou de conjectures injurieuses. Ce jour-là le Cardinal parut revêtu d'un costume entièrement guerrier ; c'était un habit couleur de feuille morte, brodé en or ; une cuirasse de couleur d'eau ; l'épée au côté, des pistolets à l'arçon de sa selle, et un chapeau à plumes qu'il mettait rarement sur sa tête, où il conservait toujours la calotte rouge. Deux pages étaient derrière lui : l'un portait ses gantelets, l'autre son casque, et le capitaine de ses gardes était à son côté. (CHAP. X.)

¹ 1^{er} texte : *immense*.

[PLAIRE AU ROI]

Légèrement blessé dans une affaire où il a remporté l'avantage, Cinq-Mars rentre au camp en songeant : « Tout son avenir était dans ce seul mot : *plaire au Roi* ; il se mit à réfléchir à tout ce qu'il a d'amer. »

En ce moment il vit arriver son ami M. de Thou, qui, inquiet de ce qu'il était resté en arrière, le cherchait dans la plaine et accourait pour le secourir s'il l'eût fallu.

— Il est tard, mon ami, la nuit s'approche ; vous vous êtes arrêté bien longtemps ; j'ai craint pour vous. Qui amenez-vous donc ? Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? Le Roi va vous demander bientôt.

Telles étaient les questions rapides du jeune conseiller, que l'inquiétude avait fait sortir de son calme accoutumé, ce que n'avait pu faire le combat.

— J'étais un peu blessé, j'amène un prisonnier, et je songeais au Roi. Que peut-il me vouloir, mon ami ? Que faut-il faire s'il veut m'approcher du trône ? il faudra plaire. A cette idée, vous l'avouerez-je ? je suis tenté de fuir, et j'espère que je n'aurai pas l'honneur fatal de vivre près de lui. Plaire ! que ce mot est humiliant ! obéir ne l'est pas autant. Un soldat s'expose à mourir, et tout est dit. Mais que de souplesse, de sacrifices de son caractère, que de compositions avec sa conscience, que de dégradations de sa pensée, dans la destinée d'un courtisan ¹ ! Ah ! de Thou, mon cher de Thou ! je ne suis pas fait pour la cour, je le sens, quoique je ne l'aie vue qu'un instant ; j'ai quelque chose de sauvage au fond du cœur, que l'éducation n'a poli qu'à la surface. De loin, je me suis cru propre à vivre dans ce monde tout-puissant ; je l'ai même souhaité, guidé par un projet bien chéri de mon cœur ; mais je recule au premier pas ; la vue du Cardinal m'a fait frémir ; le souvenir du dernier de ses crimes auquel j'assistai m'a empêché de lui parler ; il me fait horreur, je ne le pourrai jamais. La faveur du Roi a aussi je ne sais quoi qui m'épouvante, comme si elle devait m'être funeste.

¹ Ce sont des passages de ce genre qui faisaient juger l'auteur comme un *libéral*. Peut-être y a-t-il ici une profession de foi.

— Je suis heureux de vous voir cet effroi : il vous sera salutaire peut-être, reprit de Thou en cheminant. Vous allez entrer en contact et en commerce avec la Puissance ; vous ne la sentiez pas, vous allez la toucher ; vous verrez ce qu'elle est, et par quelle main la foudre est portée. Hélas ! fasse le ciel qu'elle ne vous brûle pas ! Vous assisterez peut-être à ces conseils où se règle la destinée des nations ; vous verrez, vous ferez naître ces caprices d'où sortent les guerres sanglantes, les conquêtes et les traités ; vous tiendrez dans votre main la goutte d'eau qui enfante les torrents. C'est d'en haut que l'on apprécie bien les choses humaines, mon ami ; il faut avoir passé sur les points élevés pour connaître la petitesse de celles que nous voyons grandes.

— Eh ! si j'en étais là, j'y gagnerais du moins cette leçon dont vous parlez, mon ami, mais ce Cardinal, cet homme auquel il me faut avoir une obligation, cet homme que je connais trop par son œuvre, que sera-t-il pour moi ?

— Un ami, un protecteur, sans doute, répondit de Thou.

— Plutôt la mort mille fois que son amitié ! J'ai tout son être et jusqu'à son nom même en haine ; il verse le sang des hommes avec la croix du Rédempteur ¹.

— Quelles horreur, dites-vous, mon cher ! Vous vous perdrez si vous montrez au roi ces sentiments pour le Cardinal.

— N'importe, au milieu de ces sentiers tortueux, j'en veux prendre un nouveau, la ligne droite. Ma pensée entière, la pensée de l'homme juste, se dévoilera aux regards du Roi même, s'il l'interroge, dût-elle me coûter la tête. Je l'ai vu ce Roi, que l'on m'avait peint si faible ; je l'ai vu, et son aspect m'a touché le cœur malgré moi ; certes, il est bien malheureux, mais il ne peut être cruel, il entendrait la vérité...

— Oui, mais il n'oserait la faire triompher, répondit le sage de Thou. Garantisiez-vous de cette chaleur de cœur qui vous entraîne souvent par des mouvements subits et bien dangereux. N'attaquez pas un colosse tel que Richelieu sans l'avoir mesuré.

— Vous voilà comme mon gouverneur, l'abbé Quillet ; mon

¹ Cf. *Stello* (p. 200) et le *Mont des Oliviers* (v. 64).

cher et prudent ami, vous ne me connaissez ni l'un ni l'autre ; vous ne savez pas combien je suis las de moi-même, et jusqu'où j'ai jeté mes regards. Il me faut monter ou mourir.

— Quoi ! déjà ambitieux ! s'écria de Thou avec une extrême surprise.

Son ami inclina la tête sur ses mains en abandonnant les rênes de son cheval, et ne répondit pas.

— Quoi ! cette égoïste ¹ passion de l'âge mûr s'est emparée de vous, à vingt ans, Henry ! L'ambition est la plus triste des espérances.

— Et cependant elle me possède à présent tout entier, car je ne vis que par elle, tout mon cœur en est pénétré.

— Ah ! Cinq-Mars, je ne vous reconnais plus ! que vous étiez différent autrefois ! Je ne vous le cache pas, vous me semblez bien déchu : dans ces promenades de notre enfance, où la vie et surtout la mort de Socrate faisaient couler de nos yeux des larmes d'admiration et d'envie, lorsque, nous élevant jusqu'à l'idéal de la plus haute vertu, nous désirions pour nous dans l'avenir ces malheurs illustres, ces infortunes sublimes qui font les grands hommes ; quand nous composions pour nous des occasions imaginaires de sacrifices et de dévouement ; si la voix d'un homme eût prononcé entre nous deux, tout à coup, le mot seul d'ambition, nous aurions cru toucher un serpent...

De Thou parlait avec la chaleur de l'enthousiasme et du reproche. Cinq-Mars continuait à marcher sans rien répondre, et la tête dans ses mains ; après un instant de silence, il les ôta et laissa voir des yeux pleins de généreuses larmes ; il serra fortement la main de son ami et lui dit avec un accent pénétrant :

— Monsieur de Thou, vous m'avez rappelé les plus belles pensées de ma première jeunesse ; croyez que je ne suis pas déchu, mais un secret espoir me dévore que je ne puis confier même à vous : je méprise autant que vous l'ambition qui paraîtra me posséder ; la terre entière le croira, mais que m'importe la terre ? Pour vous, noble ami, promettez-moi que vous ne cesse-

² *Egoïste* : le mot n'apparaît qu'au XVIII^e siècle ; — au XVII^e, on ne connaissait que l'*amour-propre*. (Cf. La Rochefoucauld.)

rez pas de m'estimer, quelque chose que vous me voyiez faire. Je jure par le ciel que mes pensées sont pures comme lui.

— Eh bien ! dit de Thou, je jure par lui que je vous en crois aveuglément, vous me rendez la vie !

Ils se serraient encore la main avec effusion de cœur, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étaient arrivés presque devant la tente du Roi.

Le jour était entièrement tombé, mais on aurait pu croire qu'un jour plus doux se levait, car la lune sortait de la mer dans toute sa splendeur ; le ciel transparent du Midi ne se chargeait d'aucun nuage, et semblait un voile d'un bleu pâle semé de paillettes argentées ; l'air encore enflammé n'était agité que par le rare passage de quelques brises de la Méditerranée, et tous les bruits avaient cessé sur la terre. L'armée fatiguée reposait sous les tentes dont les feux marquaient la ligne, et la ville assiégée semblait accablée du même sommeil ; on ne voyait, sur ses remparts que le bout des armes des sentinelles qui brillaient aux clartés de la lune, ou le feu errant des rondes de nuit ; ou n'entendait que quelques cris sombres et prolongés de ces gardes qui s'avertissaient de ne pas dormir.

C'était seulement autour du roi que tout veillait, mais à une assez grande distance de lui. Ce prince avait fait éloigner toute sa suite ; il se promenait seul devant sa tente, et s'arrêtant quelquefois à contempler la beauté du ciel, il paraissait plongé dans une mélancolique méditation... (CHAP. XI.)

LA PARTIE DE CHASSE

Partie de ce chapitre parut dans le *Musée des familles* (I, 217) sous ce titre : *Chambord en 1639*.

Cependant la maladie du Roi jetait la France dans un trouble que ressentent toujours les Etats mal affermis aux approches de la mort des princes...

L'amour du peuple se réveillait aussi pour le fils d'Henri IV ; on courait dans les églises, on priait, et même on pleurait beaucoup. Les princes malheureux sont toujours aimés. La mélancolie de Louis et sa douleur mystérieuse intéressaient toute la France, et, vivant encore, on le regrettait déjà, comme si cha-

cun eût désiré de recevoir la confiance de ses peines, avant qu'il n'emportât avec lui le grand secret de ce que souffrent ces hommes placés si haut, qu'ils ne voient dans leur avenir que leur tombe ¹.

Le Roi, voulant rassurer la nation entière, fit annoncer le rétablissement momentané de sa santé, et voulut que la cour se préparât à une grande partie de chasse donnée à Chambord, domaine royal où son frère, le duc d'Orléans, le priait de revenir.

Ce beau séjour était la retraite favorite du Roi, sans doute parce que, en harmonie avec sa personne, il unissait comme elle la grandeur à la tristesse. Souvent il y passait des mois entiers sans voir qui que ce fût, lisant et relisant sans cesse des papiers mystérieux, écrivant des choses inconnues, qu'il enfermait dans un coffre de fer dont lui seul avait le secret. Il se plaisait quelquefois à n'être servi que par un seul domestique, à s'oublier ainsi lui-même par l'absence de suite et à vivre pendant plusieurs jours comme un homme pauvre ou comme un citoyen exilé, aimant à se figurer la misère ou la persécution, pour respirer de la royauté. Un autre jour, changeant tout à coup de pensée, il voulait vivre dans une solitude plus absolue ; et, lorsqu'il avait interdit son approche à tout être humain, revêtu de l'habit d'un moine, il courait s'enfermer dans la chapelle voûtée ; là, relisant la vie de Charles-Quint, il se croyait à Saint-Just, et chantait sur lui-même cette messe de la mort qui, dit-on, la fit descendre autrefois sur la tête de l'empereur espagnol. Mais, au milieu de ces chants et de ces méditations même, son faible esprit était poursuivi et distrait par des images contraires. Jamais le monde et la vie ne lui avaient paru plus beaux que dans la solitude et près de la tombe. Entre ses yeux et les pages qu'il s'efforçait de lire, passaient de brillants cortèges, des armées victorieuses, des peuples transportés d'amour ; il se voyait puissant, combattant, triomphateur, adoré ; et, si un rayon du soleil, échappé des vitraux, venait à tomber sur lui, se levant tout à coup du pied de l'autel, il se sentait emporté par une soif du jour ou du grand air qui l'arrachait de

ces lieux sombres et étouffés ; mais, revenu à la vie, il y retrouvait le dégoût et l'ennui, car les premiers hommes qu'il rencontrait lui rappelaient sa puissance par leurs respects. C'était alors qu'il croyait à l'amitié et l'appelait à ses côtés ; mais à peine était-il sûr de sa possession véritable, qu'un grand scrupule s'emparait tout à coup de son âme : c'était celui d'un attachement trop fort pour la créature, qui le détournait de l'adoration divine, ou, plus souvent encore, le reproche secret de s'éloigner trop des affaires d'Etat ; l'objet de son affection momentanée lui semblait alors un être despotique, dont la puissance l'arrachait à ses devoirs ; il se créait une chaîne imaginaire et se plaignait intérieurement d'être opprimé ; mais, pour le malheur de ses favoris, il n'avait pas la force de manifester contre eux ses ressentiments par une colère qui les eût avertis ; et, continuant à les caresser, il attisait, par cette contrainte, le feu secret de son cœur, et le poussait jusqu'à la haine ; il y avait des moments où il était capable de tout contre eux.

Cinq-Mars connaissait parfaitement la faiblesse de cet esprit, qui ne pouvait se tenir ferme dans aucune ligne, et la faiblesse de ce cœur ¹, qui ne pouvait ni aimer ni haïr complètement ; aussi la position du favori, enviée de la France entière, et l'objet de la jalousie même du grand ministre, était-elle si chancelante et si douloureuse, que, sans son amour pour Marie, il eût brisé sa chaîne d'or avec plus de joie qu'un forçat n'en ressent dans son cœur lorsqu'il voit tombé le dernier anneau qu'il a limé pendant deux années avec un ressort d'acier caché dans sa bouche. Cette impatience d'en finir avec le sort qu'il voyait de si près hâta l'explosion de cette mine patiemment creusée, comme il l'avait avoué à son ami ; mais sa situation était alors celle d'un être qui, placé à côté du livre de vie, verrait tout le jour y passer la main qui doit tracer sa damnation ou son salut. Il partit avec Louis XIII pour Chambord, décidé à choisir la première occasion favorable à son dessein. Elle se présenta.

¹ 1^{er} texte : son esprit..., son cœur. Vigny a supprimé l'amphibologie.

La matin même du jour fixé pour la chasse, le Roi lui fit dire qu'il l'attendait à l'escalier du Lis ; il ne sera peut-être pas inutile de parler de cette étonnante construction ¹.

A quatre lieues de Blois, à une heure de la Loire, dans une petite vallée fort basse, entre des marais fangeux et un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, on rencontre tout à coup un château royal, ou plutôt magique. On dirait que, contraint par quelque lampe merveilleuse, un génie de l'Orient l'a enlevé pendant une des mille nuits, et l'a dérobé aux pays du soleil pour le cacher dans ceux du brouillard avec les amours d'un beau prince. Ce palais est enfoui comme un trésor ; mais à ses dômes bleus, à ses élégants minarets arrondis sur de larges murs ou élancés dans l'air, à ses longues terrasses qui dominent les bois, à ses flèches légères que le vent balance, à ses croissants entrelacés partout sur les colonnades, on se croirait dans les royaumes de Bagdad ou de Cachemire, si les murs noircis, leur tapis de mousse et de lierre, et la couleur pâle et mélancolique du ciel n'attestaient un pays pluvieux. Ce fut bien un génie qui éleva ces bâtiments ; mais il vint d'Italie et se nomma le Primatice ; ce fut bien un beau prince dont les amours s'y cachèrent, mais il était roi, et se nommait François I^{er}. Sa salamandre y jette ses flammes partout ; elle étincelle mille fois sur les voûtes et y multiplie ses flammes comme les étoiles d'un ciel ; elle soutient les chapiteaux avec sa couronne ardente ; elle colore les vitraux de ses feux ; elle serpente avec les escaliers secrets, et partout semble dévorer de ses regards flamboyants les triples croissants d'une Diane mystérieuse, cette Diane de Poitiers, deux fois déesse et deux fois adorée dans ces bois voluptueux.

Mais la base de cet étrange monument est comme lui pleine d'élégance et de mystère ; c'est un double escalier qui s'élève en deux spirales, entrelacées depuis les fondements les plus lointains de l'édifice jusqu'au dessus des plus hauts clochers, et se

¹ Il avait souvent été question de Chambord, depuis la souscription nationale qui avait racheté le domaine et le château, pour l'offrir au duc de Bordeaux (5 mars 1821), fils posthume du duc de Berry, héritier présomptif de la couronne de France. — Qui ne connaît le pamphlet de Courier ?

termine par une lanterne ou cabinet à jour couronnée d'une fleur de lis colossale, aperçue de bien loin ; deux hommes peuvent y monter en même temps sans se voir.

Cet escalier lui seul semble un petit temple isolé ; comme nos églises, il est soutenu et protégé par les arcades de ses ailes minces, transparentes, et pour ainsi dire brodées à jour. On croirait que la pierre docile s'est ployée sous le doigt de l'architecte ; elle paraît, si l'on peut le dire, pétrie selon les caprices de son imagination. On conçoit à peine comment les plans en furent tracés, et dans quels termes les ordres furent expliqués aux ouvriers ; cela semble une pensée fugitive, une rêverie brillante qui aurait pris tout à coup un corps durable ; c'est un songe réalisé...

Après une dramatique entrevue avec Cinq-Mars, Louis XIII part pour la chasse. Vigny évoque cette scène.

Bientôt MONSIEUR arriva, suivi des siens, et une heure ne s'était pas écoulée, que le Roi parut, pâle, languissant, et appuyé sur quatre hommes. Cinq-Mars, mettant pied à terre, l'aida à monter dans une sorte de petite voiture fort basse, que l'on appelait *brouette*, et dont Louis XIII conduisait lui-même les chevaux très-dociles et très-paisibles. Les piqueurs à pied, aux portières, tenaient les chiens en laisse ; et au bruit du cor, des centaines de jeunes gens montèrent à cheval, et tout partit pour le rendez-vous de la chasse.

C'était à une ferme nommée l'Ormage que le Roi l'avait fixé, et toute la cour, accoutumée à ses usages, se répandit dans les allées du parc, tandis que le Roi suivait lentement un sentier isolé, ayant à sa portière le grand Ecuyer et quatre personnages auxquels il avait fait signe de s'approcher.

L'aspect de cette partie de plaisir était sinistre ; l'approche de l'hiver avait fait tomber presque toutes les feuilles des grands chênes du parc, et les branches noires se détachaient sur un ciel gris, comme les branches de candélabres funèbres ; un léger brouillard semblait annoncer une pluie prochaine ; à travers le bois éclairci et les tristes rameaux, on voyait passer lentement les pesants carrosses de la cour, remplis de femmes vêtues de

noir uniformément ¹, et condamnées à attendre le résultat d'une chasse qu'elles ne voyaient pas ; les meutes donnaient des voix éloignées, et le cor se faisait entendre quelquefois comme un soupir ; un vent froid et piquant obligeait chacun à se couvrir ; et quelques femmes, mettant sur leur visage un voile ou un masque de velours noir pour se préserver de l'air que n'arrêtaient pas les rideaux de leurs carrosses (car ils n'avaient point de glaces encore), semblaient porter le costume que nous appelons *domino*. Tout était languissant et triste. Seulement quelques groupes de jeunes gens, emportés par la chasse, traversaient comme le vent l'extrémité d'une allée en jetant des cris ou donnant du cor ; puis tout retombait dans le silence, comme, après la fusée du feu d'artifice, le ciel paraît plus sombre...

(CHAP. XIX.)

LES PYRÉNÉES

Au milieu de cette longue et superbe chaîne des Pyrénées, qui forme l'isthme crénelé de la Péninsule, au centre de ces pyramides bleues chargées de neige, de forêts et de gazons, s'ouvre un étroit défilé, un sentier taillé dans le lit desséché d'un torrent perpendiculaire ; il circule parmi les rocs, se glisse sous des ponts de neige épaissie, serpente au bord des précipices inondés, pour escalader les montagnes voisines d'Urdoz et d'Oloron, et, s'élevant enfin sur leur dos inégal, laboure leur cime nébuleuse ; pays nouveau qui a encore ses monts et ses profondeurs, tourne à droite, quitte la France et descend en Espagne. Jamais le fer relevé de la mule n'a laissé sa trace dans ces détours ; l'homme peut à peine s'y tenir debout, il lui faut la chaussure de corde qui ne peut pas glisser, et le trèfle du bâton ferré qui s'enfonce dans les fentes des rochers.

Dans les beaux mois de l'été, le *pastour*, vêtu de sa cape brune, et le bélier noir à la longue barbe y conduisent des troupeaux dont la laine tombante balaye le gazon. On n'entend plus dans ces lieux escarpés que le bruit des grosses clochettes

¹ Un édit de 1639 avait déterminé le costume de la cour. Il était simple et noir.

que portent les moutons et dont les tintements inégaux produisent des accords imprévus, des gammes fortuites, qui étonnent le voyageur et réjouissent leur berger sauvage et silencieux. Mais lorsque vient le long mois de septembre, un linceul de neige se déroule de la cime des monts jusqu'à leur base, et ne respecte que ce sentier profondément creusé, quelques gorges ouvertes par des torrents, et quelques rocs de granit qui allongent leur forme bizarre comme les ossements d'un monde enseveli.

C'est alors qu'on voit accourir de légers troupeaux d'isards qui, renversant sur leur dos leurs cornes recourbées, s'élancent de rocher en rocher, comme si le vent les faisait bondir devant lui, et prennent possession de leur désert aérien ; des volées de corbeaux et de corneilles tournent sans cesse dans les gouffres et les puits naturels, qu'elles transforment en ténébreux colombiers, tandis que l'ours brun, suivi de sa famille velue qui se joue et se roule autour de lui sur la neige, descend avec lenteur de sa retraite envahie par les frimas. Mais ce ne sont là ni les plus sauvages ni les plus cruels habitants que ramène l'hiver dans ces montagnes ; le contrebandier rassuré se hasarde jusqu'à se construire une demeure de bois sur la barrière même de la nature et de la politique ; là, des traités inconnus, des échanges occultes, se font entre les deux Navarres, au milieu des brouillards et des vents...

L'ORAGE

... L'orage était dans toute sa force, et c'était un orage des Pyrénées ; d'immenses éclairs partaient ensemble des quatre points de l'horizon, et leurs feux se succédaient si vite qu'on n'en voyait pas l'intervalle, et qu'ils paraissaient immobiles et durables ; seulement la voûte flamboyante s'éteignait quelquefois tout à coup, puis reprenait ses lueurs constantes. Ce n'était plus la flamme qui semblait étrangère à cette nuit, c'était l'obscurité. L'on eût dit que, dans ce ciel naturellement lumineux, il se faisait des éclipses d'un moment, tant les éclairs étaient longs et tant leur absence était rapide ! Les pics allongés et les rochers blanchis se détachaient sur ce fond rouge comme des blocs de marbre sur une coupole d'airain brûlant et simulant au milieu des frimas les prodiges du volcan ; les eaux jaillissaient comme

des flammes, les neiges s'écoulaient comme une lave éblouissante... (CHAP. XXII.)

L'ABSENCE

La princesse Marie de Mantoue rêve à Cinq-Mars absent, pour l'amour duquel elle dédaigne le Palatin, roi de Pologne. Assez sévère pour le roman, Sainte-Beuve trouvait à cet épisode un « charme infini ».

L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruelle !

LA FONTAINE.

Qui de nous n'a trouvé du charme à suivre des yeux les nuages du ciel ? Qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu des airs, soit, lorsque, roulés en masse par les vents et colorés par le soleil, ils s'avancent paisiblement comme une flotte de sombres navires dont la proue serait dorée ; soit lorsque, parsemés en légers groupes, ils glissent avec vitesse, sveltes et allongés comme des oiseaux de passage, transparents comme de vaste opales détachées du trésor des cieux, ou bien éblouissants de blancheur comme les neiges des monts que les vents emporteraient sur leurs ailes ? L'homme est un lent voyageur qui envie ces passagers rapides ; rapides moins encore que son imagination, ils ont vu pourtant, en un seul jour, tous les lieux qu'il aime par le souvenir ou l'espérance, ceux qui furent témoins de son bonheur ou de ses peines, et ces pays si beaux que l'on ne connaît pas, et où l'on croit tout rencontrer à la fois. Il n'est pas un endroit de la terre, sans doute, un rocher sauvage, une plaine aride où nous passons avec indifférence, qui n'ait été consacré dans la vie d'un homme et ne se peigne dans ses souvenirs ; car, pareils à des vaisseaux délabrés, avant de trouver l'infailible naufrage, nous laissons un débris de nous-mêmes sur tous les écueils.

Où vont-ils les nuages bleus et sombres de cet orage des Pyrénées ? C'est le vent d'Afrique qui les pousse devant lui avec une haleine enflammée ; ils volent, ils roulent sur eux-mêmes en grondant, jettent des éclairs devant eux, comme leurs flambeaux, et laissent pendre à leur suite une longue traînée de pluie comme une robe vaporeuse. Dégagés avec efforts

des défilés de rochers qui avaient un moment arrêté leur course, ils arrosent, dans le Béarn, le pittoresque patrimoine de Henri IV ; en Guyenne, les conquêtes de Charles VII ; dans la Saintonge, le Poitou, la Touraine, celles de Charles V et de Philippe-Auguste, et se ralentissant enfin au-dessus du vieux domaine de Hugues Capet, s'arrêtent en murmurant sur les tours de Saint-Germain.

— Oh ! Madame, disait Marie de Mantoue à la Reine, voyez-vous quel orage vient du Midi ?

— Vous regardez souvent de ce côté, ma chère, répondit Anne d'Autriche, appuyée sur le balcon.

— C'est le côté du soleil, Madame.

— Et des tempêtes, dit la Reine, vous le voyez ; croyez-en mon amitié, mon enfant, ces nuages ne peuvent avoir rien vu d'heureux pour vous. J'aimerais mieux vous voir tourner les yeux vers le côté de la Pologne. Regardez à quel beau peuple vous pourriez commander.

En ce moment, pour éviter la pluie qui commençait, le prince Palatin passait rapidement sous les fenêtres de la Reine avec une suite nombreuse de jeunes Polonais à cheval ; leurs vestes turques, couvertes de boutons de diamants, d'émeraudes et de rubis, leurs manteaux verts et gris de lin, les hautes plumes de leurs chevaux et leur air d'aventure les faisaient briller d'un singulier éclat auquel la cour s'était habituée sans peine¹. Ils s'arrêtèrent un moment, et le prince salua deux fois, pendant que le léger animal qu'il montait marchait de côté, tournant toujours le front vers les princesses ; se cabrant et hennissant, il agitait les crins de son cou et semblait saluer en mettant sa tête entre ses jambes. Toute sa suite répéta cette même évolution en passant. La princesse Marie s'était d'abord jetée en arrière, de peur que l'on ne distinguât les larmes de ses yeux ; mais ce spectacle brillant et flatteur la fit revenir sur le balcon, et elle ne pût s'empêcher de s'écrier :

— Que le Palatin monte avec grâce ce joli cheval ! Il semble n'y pas songer.

¹ Le 1^{er} texte était plus terne, la magnificence et le pittoresque des diamants et des manteaux y manquaient.

La Reine sourit : — Il songe à celle qui serait sa reine demain si elle voulait faire un signe de tête, et laisser tomber sur ce trône un regard de ses grands yeux noirs en amande, au lieu d'accueillir toujours ces pauvres étrangers avec ce petit air boudeur, et en faisant la moue comme à présent.

Anne d'Autriche donnait en parlant un petit coup d'éventail sur les lèvres de Marie, qui ne put s'empêcher de sourire aussi ; mais à l'instant, elle baissa la tête en se le reprochant, et se recueillit pour reprendre sa tristesse qui commençait à lui échapper. Elle eut même besoin de contempler encore les gros nuages qui planaient sur le château.

— Pauvre enfant, continua la Reine, tu fais tout ce que tu peux pour être bien fidèle et te bien maintenir dans la mélancolie de ton roman ; tu te fais mal en ne dormant plus, pour pleurer, et en cessant de manger à table ; tu passes la nuit à rêver ou à écrire ; mais je t'en avertis, tu ne réussiras à rien, si ce n'est à maigrir, à être moins belle et à n'être pas reine. Ton Cinq-Mars est un petit ambitieux qui s'est perdu.

Voyant Marie cacher sa tête dans son mouchoir pour pleurer encore, Anne d'Autriche rentra un moment dans sa chambre en la laissant au balcon, et feignit de s'occuper à chercher des bijoux dans sa toilette ; elle revint bientôt lentement et gravement se remettre à la fenêtre ; Marie était plus calme, et regardait tristement la campagne, les collines de l'horizon, et l'orage qui s'étendait peu à peu... (CHAP. XXIII.)

[ALERTE AU CAMP]

Un soir, devant Perpignan, il se passa une chose inaccoutumée. Il était dix heures, et tout dormait. Les opérations, lentes et presque suspendues, du siège avaient engourdi le camp et la ville. Chez les Espagnols on s'occupait peu des Français, toutes les communications étant libres vers la Catalogne, comme en temps de paix ; et dans l'armée française tous les esprits étaient travaillés par cette secrète inquiétude qui annonce les grands événements. Cependant tout était calme en apparence ; on n'entendait que le bruit des pas mesurés des sentinelles. On ne voyait, dans la nuit sombre, que la petite lumière rouge de la mèche toujours fumante de leurs fusils, lorsque tout à coup les

trompettes des Mousquetaires, des Chevaux-légers et des Gens d'armes sonnèrent presque en même temps *boute-selle et à cheval*. Tous les factionnaires crièrent aux armes, et on vit les sergents de bataille portant des flambeaux, aller de tente en tente, une longue pique à la main, pour réveiller les soldats, les ranger en ligne et les compter. De longs pelotons marchaient dans un sombre silence, circulaient dans les rues du camp et venaient prendre leur place de bataille ; on entendait le choc des bottes pesantes et le bruit du trot des escadrons, annonçant que la cavalerie faisait les mêmes dispositions. Après une demi-heure de mouvements, les bruits cessèrent, les flambeaux s'éteignirent et tout rentra dans le calme ; seulement l'armée était debout... (CHAP. XXIV).

LES PRISONNIERS

Parmi ces vieux châteaux dont la France se dépouille à regret chaque année, comme des fleurons de sa couronne, il y en avait un d'un aspect sombre et sauvage sur la rive gauche de la Saône. Il semblait une sentinelle formidable placée à l'une des portes de Lyon, et tenait son nom de l'énorme rocher de Pierre-Encise, qui s'élève à pic comme une sorte de pyramide naturelle, et dont la cime recourbée sur la route et penchée jusque sur le fleuve, se réunissait jadis, dit-on, à d'autres roches que l'on voit sur la rive opposée, formant comme l'arche naturelle d'un pont ; mais le temps, les eaux et la main des hommes n'ont laissé debout que le vieux amas de granit qui servait de piédestal à la forteresse, détruite aujourd'hui. Les archevêques de Lyon l'avaient élevée autrefois, comme seigneurs temporels de la ville, et y faisaient leur résidence ; depuis, elle devint une place de guerre, et, sous Louis XIII, une prison d'Etat. Une seule tour colossale, où le jour ne pouvait pénétrer que par trois longues meurtrières, dominait l'édifice ; et quelques bâtiments irréguliers l'entouraient de leurs épaisses murailles dont les lignes et les angles suivaient les formes de la roche immense et perpendiculaire.

Ce fut là que le Cardinal de Richelieu, avare de sa proie, voulut bientôt incarcérer et conduire lui-même ses jeunes ennemis. Laissant Louis le précéder à Paris, il les enleva de Nar-

bonne, les traînant à sa suite pour orner son dernier triomphe, et venant prendre le Rhône à Tarascon, presque à son embouchure, comme pour prolonger ce plaisir de la vengeance que les hommes ont osé nommer celui des dieux ; étalant, aux yeux des deux rives, le luxe de sa haine, il remonta le fleuve avec lenteur sur des barques à rames dorées et pavoisées de ses armoiries et de ses couleurs, couché dans la première, et remorquant ses deux victimes dans la seconde, au bout d'une longue chaîne.

Souvent le soir, lorsque la chaleur était passée, les deux nacelles étaient dépouillées de leur tente, et l'on voyait dans l'une Richelieu, pâle et décharné, assis sur la poupe ; dans celle qui suivait, les deux jeunes prisonniers, debout, le front calme, appuyés l'un sur l'autre, et regardant s'écouler les flots rapides du fleuve. Jadis les soldats de César, qui campèrent sur ces mêmes bords, eussent cru voir l'inflexible batelier des enfers conduisant les ombres amies de Castor et Pollux ¹ ; des chrétiens n'eurent pas même l'audace de réfléchir et d'y voir un prêtre menant ses deux ennemis au bourreau : c'était le premier ministre qui passait ².

En effet, il passa, les laissant en garde à cette ville même où les conjurés avaient proposé de le faire périr. Il aimait à se jouer ainsi, en face, de la destinée et à planter un trophée où elle avait voulu mettre sa tombe....

LETTRE A LORD ***,

SUR LA SOIRÉE DU 24 OCTOBRE 1829, ET SUR UN SYSTEME DRAMATIQUE

Dans cette lettre datée du 1^{er} novembre 1829, Vigny oppose à la *machine* surannée qu'est une tragédie la traduction de Shakspeare qu'il avait réussi à faire jouer au Théâtre-Français : *Le More de Venise, Othello*.

...Un lecteur a bien des ressources contre vous, comme, par exemple, de jeter son livre au feu ou par la fenêtre : on ne connaît aucun moyen de répression contre cet acte d'indignation ;

¹ Trait à la Chateaubriand.

² Cf. *Marion de Lorme* :

Regardez tous ! Voilà l'homme rouge qui passe !



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

ERRATA

Page xiv, ligne 35, *au lieu de* : et le veuvage, *lire* : et du veuvage.

— xxxi, ligne 19, *au lieu de* : qu'anime, *lire* : qui anime.

Page 8, vers 27, *au lieu de* : vallon. *lire* : vallon,

— 10, vers 58, *au lieu de* : l'homme, *lire* : homme.

— 12, note 108, *au lieu de* : Dieux, *lire* : Dieu.

— 19, vers 148, *au lieu de* : nouveau, *lire* : nouveaux.

— 110, note 336, *au lieu de* : aime à la penser, *lire* : aime à le penser.

— 111, note 1, *au lieu de* : a fait, *lire* : a faite.

— 127, vers 12, *au lieu de* : Le girouette, *lire* : La girouette.

— 144, note 94, *au lieu de* : que pose, *lire* : que posent.

— 161, vers 36, *au lieu de* : Mais, aucun, *lire* : Mais aucun.

— 162, vers 62, *au lieu de* : d'âge en âge encor, *lire* : d'âge en âge, encor.

— 215, ligne 1, *au lieu de* : aux autres. *lire* : aux autres,

— 224, ligne 22, *au lieu de* : d'images. *lire* : d'images,

— —, ligne 32, *au lieu de* : cherche ? *lire* : chercher ?

— 254, ligne 26, *au lieu de* : sou, *lire* : sous.

— 265, dernière ligne, *un mot tombé* : injurieuse.

— 273, ligne 20, *au lieu de* : sous, *lire* : sans.

— 274, ligne 11, *au lieu de* : ennemis, *lire* : ennemies.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

<i>Notice biographique et littéraire.</i>	v
I. <i>L'éducation. — Du berceau au régiment.</i>	v
II. <i>Vie militaire et poétique (1814-1830).</i>	ix
III. <i>La vie philosophique (1830-1863).</i>	xviii
IV. <i>L'artiste et l'écrivain.</i>	xxvi

I

POÉSIE

HÉLÈNA.	1
[<i>Stances à la Grèce</i>].	2
[<i>Comparaison épique</i>].	3
<i>Avertissement sur la 3^e édition des Poèmes (1829)</i>	3
<i>Préface (1837).</i>	4

LIVRE MYSTIQUE

Moïse, poème.	6
ELOA ou LA SŒUR DES ANGES, mystère	13
Chant I. — NAISSANCE.	14
Chant II. — SÉDUCTION	20
Chant III. — CHUTE.	27
LE DÉLUGE, mystère.	30

LIVRE ANTIQUE

Notice	42
-------------------------	----

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ, poème.	43
---	----

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

SYMÉTHA, élégie.	48
-----------------------------------	----

LIVRE MODERNE

LA NEIGE, poème.	52
LE COR, poème.	55
LA FRÉGATE « LA SÉRIEUSE », poème.	59
PARIS, élévation.	72

LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES.

LES DESTINÉES [posthume].	84
LA MAISON DU BERGER.	90
LA SAUVAGE	110
LA COLÈRE DE SAMSON [posthume].	123
LA MORT DU LOUP.	126
LA FLUTE	131
LE MONT DES OLIVIERS.	138
<i>Le Silence</i> [posthume].	146
LA BOUTEILLE A LA MER.	147
L'ESPRIT PUR [posthume].	158

II

PROSE

CINQ-MARS.	164
[<i>La Touraine</i>].	164
[<i>Réverie romantique</i>].	166
<i>Le cabinet</i>	167
[<i>Confidence du cardinal ministre au Père Joseph</i>].	168
[<i>Louis XIII</i>].	169
[<i>Richelieu sous les murs de Perpignan</i>].	170
[<i>Plaire au Roi</i>].	172
<i>La partie de chasse</i>	175
[<i>Les Pyrénées</i>].	180
<i>L'orage</i>	181
<i>L'absence</i>	182
[<i>Alerte au camp</i>].	184
<i>Les prisonniers</i>	185
LETTRE A LORD***, <i>Sur la soirée du 24 octobre 1829</i>	186
STELLO.	193
<i>Un credo</i>	194
<i>Un grabat</i>	195
[<i>Les heures de la nuit</i>].	197

TABLE DES MATIÈRES

<i>Sur la substitution des souffrances expiatoires.</i> . . .	98
[<i>La mort d'André Chénier</i>].	
<i>Ordonnance du Docteur Noir.</i>	
CHATTERTON	211
<i>Dernière nuit de travail.</i>	211
<i>Drame : Acte I^{er}, p. 221 ; Acte II, p. 226 ; Acte III, p. 230.</i>	
SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.	240
[<i>La génération du siècle</i>].	241
[<i>Sur la grande route</i>].	243
[<i>L'Armée est un bon livre</i>].	244
<i>Sur l'amour du danger.</i>	245
[<i>La poésie d'Ossian</i>].	246
<i>Malte.</i>	248
[<i>Aboukir</i>].	249
[<i>La Frégate</i>].	250
<i>Le corps de garde russe.</i>	252
<i>Une bille.</i>	257
DE M^{lle} SEDAINÉ ET DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.	262
[<i>La vie et l'œuvre</i>].	262
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.	265
[<i>Penseurs et improvisateurs</i>].	266
[<i>L'Ecole romantique</i>].	269
JOURNAL D'UN POÈTE.	271
[<i>Poèmes à faire</i>].	291

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

A. COUAT
Recteur de l'Académie
de Bordeaux

Aristophane et l'ancienne Comédie attique. *Le gouvernement. — La religion. — L'éducation. — Les mœurs.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.

Ernest DUPUY
Inspecteur général honoraire
de l'Instruction publique

Les Grands Maîtres de la littérature Russe. — *Gogol. — Tourguenef — Tolstoï.* — Un volume in-18 jésus, broché. . . . **3 50**

—

Bernard Palissy. — *L'homme. — L'artiste. — Le savant. — L'écrivain.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Victor Hugo. — *L'homme et le poète.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

La Jeunesse des Romantiques. — *Victor Hugo. — Alfred de Vigny.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

E. FAGUET
de l'Académie Française

La Jeunesse de Sainte-Beuve. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Madame Guyon et l'Amour pur. — Un volume in-18 jésus, broché **3 50**

G. LANSON
Professeur à la Sorbonne

Hommes et Livres. — *Études morales et littéraires.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Bossuet. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

P. MONCEAUX
Membre de l'Institut
Professeur au Collège
de France

Les Africains. — *Études sur la littérature d'Afrique. — Les Patens.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

E. RIGAL
Professeur honoraire
à l'Université de Montpellier

Victor Hugo, poète épique. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.

SAINTE-BEUVE

Correspondance Inédite avec Collombet. — Un volume in-18 jésus, broché. . . . **3 50**

R. VALLERY-RADOT

Madame de Sévigné. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.